

University of Virginia Library

PQ;2613;.f2;Z5;1924 V.1

ALD

Si le grain ne meurt.



UX 000 273 072

ALDERMAN LIBRARY
UNIVERSITY OF VIRGINIA
CHARLOTTESVILLE



ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN
NE MEURT

I

NOUVELLE ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1924

3 VOLUMES

25-

10

B
I
N
D
E
R
Y

C
U

SI LE GRAIN NE MEURT

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR :**DIVERS**

t de l' Enfer

Les Cahiers d'André Walter (épuisé)
 Les Poésies d'André Walter (épuisé)
 Le Retour de l'Enfant Prodigue (N. R. F.)
 Le Voyage d'Urien (épuisé)
 Souvenirs de la Cour d'Assises (N. R. F.)
 Les Nourritures Terrestres (N. R. F.)
 Amyntas (épuisé)

RÉCITS

L'Immoraliste (Mercure de France)
 La Porte Etroite (Mercure de France)
 Isabelle (N. R. F.)
 La Symphonie Pastorale (N. R. F.)

SOTIES

Paludes (N. R. F.)
 Le Prométhée mal enchaîné (réimpr. sous presse)
 Les Caves du Vatican (N. R. F.)

CRITIQUE

Prétextes (Mercure de France)
 Nouveaux Prétextes (Mercure de France)
 Dostoïewsky (Plon et N.)
 Incidences (N. R. F.)

THÉÂTRE

Saül (N. R. F.)
 Le Roi Candaule (épuisé)

TRADUCTION

Rabindranath Tagore : L'Offrande Lyrique (N. R. F.)
 " " : Amal et la lettre du roi (N. R. F.)
 Joseph Conrad : Typhon (N. R. F.)
 Shakespeare : Antoine et Cléopâtre (Feuillets d'Art)
 William Blake : Le mariage du Ciel et de l'Enfer
 (Aveline)

MORCEAUX CHOISIS (N. R. F.)

ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN
NE MEURT

I

NOUVELLE ÉDITION

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, PARIS

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A
5500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ORDINAIRE ET A
550 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VAN GELDER,
SOUS COUVERTURE BLEUE, DONT 500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 500 ET 50 EXEMPLAIRES
HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1 A L.

**TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA
RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1924.**

1

Je naquis le 22 Novembre 1869. Mes parents occupaient alors, rue de Médicis, un appartement au quatrième ou cinquième étage, qu'ils quittèrent quelques années plus tard, et dont je n'ai pas gardé souvenir. Je revois pourtant le balcon ; ou plutôt ce qu'on voyait du balcon : la place à vol d'oiseau et le jet d'eau de son bassin — ou, plus précisément encore, je revois les dragons de papier, découpés par mon père, que nous lancions du haut de ce balcon, et qu'emportait le vent, par dessus le bassin de la place, jusqu'au jardin du Luxembourg où les hautes branches des marronniers les accrochaient.

Je revois aussi une assez grande table, celle de la salle à manger sans doute, recouverte d'un tapis bas-tombant ; au-dessous de quoi je me glissais avec le fils de la concierge, un bambin de mon âge qui venait parfois me retrouver,

— Qu'est-ce que vous fabriquez là-dessous? criait ma bonne.

— Rien. Nous jouons. — Et l'on agitait bruyamment quelques jouets qu'on avait emportés pour la frime. En vérité nous nous amusions autrement : l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre pourtant, nous avions ce que j'ai su plus tard qu'on appelait « de mauvaises habitudes ».

Qui de nous deux en avait instruit l'autre? et de qui le premier les tenait-il? Je ne sais. Il faut bien admettre qu'un enfant parfois à nouveau les invente. Pour moi je ne puis dire si quelqu'un m'enseigna ou comment je découvris le plaisir ; mais, aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, il est là.

Je sais de reste le tort que je me fais en racontant ceci et ce qui va suivre ; je pressens le parti qu'on en peut tirer contre moi. Mais mon récit n'a raison d'être, que véridique. Mettons que c'est par pénitence que je l'écris.

A cet âge innocent où l'on voudrait que toute l'âme ne soit que transparence, tendresse et pureté, je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie.

SI LE GRAIN NE MEURT . 9

On m'emmenait au Luxembourg ; mais je me refusais à jouer avec les autres enfants ; je restais à l'écart, maussadement, près de ma bonne ; je considérais les jeux des autres enfants. Ils faisaient, à l'aide de seaux, des rangées de jolis pâtés de sable... Soudain, à un moment que ma bonne tournait la tête, je m'élançais et piétinais tous les pâtés.

L'autre fait que je veux relater est plus bizarre, et c'est pourquoi sans doute j'en suis moins honteux. Ma mère me l'a souvent raconté dans la suite, et son récit aide mon souvenir.

Cela se passait à Uzès où nous allions une fois par an revoir la mère de mon père et quelques autres parents : les cousins de Flaux entre autres, qui possédaient, au cœur de la ville, une vieille maison avec un jardin. Cela se passait dans cette maison des de Flaux. Ma cousine était très belle et le savait. Ses cheveux très noirs, qu'elle portait en bandeaux, faisaient valoir un profil de camée (j'ai revu sa photographie) et une peau éblouissante. De l'éclat de cette peau, je me souviens très bien ; je m'en souviens d'autant mieux que, ce jour où je

10 SI LE GRAIN NE MEURT

lui fus présenté, elle portait une robe ouverte.

— Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère lorsque j'entrai dans le salon. (Je ne devais avoir guère plus de quatre ans ; cinq peut-être.) Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle. Mais, devant l'éclat de son épaule nue, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur ; j'en fis un d'horreur. Elle saignait. Je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, et je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir.

Une photographie de ce temps, que je retrouve, me représente, blotti dans les jupes de ma mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux, l'air maladif et méchant, le regard biais.

J'avais six ans quand nous quittâmes la rue de Médicis. Notre nouvel appartement, 2 rue de Tournon, au second étage, formait angle avec la rue Saint-Sulpice, sur quoi donnaient les fenêtres de la bibliothèque

SI LE GRAIN NE MEURT 11

de mon père; celle de ma chambre ouvrait sur une grande cour. Je me souviens surtout du vestibule, parce que je m'y tenais le plus souvent, lorsque je n'étais pas à l'école ou dans ma chambre, et que maman, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer « avec mon ami Pierre », c'est-à-dire tout seul. Le tapis bariolé de ce vestibule présentait de grands dessins géométriques, parmi lesquels il était on ne peut plus amusant de jouer aux billes avec le fameux ami Pierre.

Un petit sac de filet contenait les plus belles billes, qu'une à une l'on m'avait données et que je ne mêlais pas aux vulgaires. Il en était que je ne pouvais manier sans être à neuf ravi par leur beauté : une petite, en particulier, d'agate noire avec un équateur et des tropiques blancs ; une autre, translucide, en cornaline, couleur d'écaille claire, dont je me servais pour *caler*. Et puis, dans un gros sac de toile, tout un peuple de billes grises qu'on gagnait, qu'on perdait, et qui servaient d'enjeu lorsque, plus tard, je pus trouver de vrais camarades avec qui jouer.

Un autre jeu dont je raffolais, c'est cet

12 SI LE GRAIN NE MEURT

instrument de merveilles qu'on appelle kaleïdoscope : une sorte de lorgnette qui, dans l'extrémité opposée à celle de l'œil, propose au regard une toujours changeante rosace, formée de mobiles verres de couleur emprisonnés entre deux feuilles translucides. L'intérieur de la lorgnette est tapissé de miroirs où se multiplie symétriquement la fantasmagorie des verres, que déplace entre les deux feuilles le moindre mouvement de l'appareil. Le changement d'aspect des rosaces me plongeait dans un ravissement indicible. Je revois encore avec précision la couleur, la forme des verroteries : le morceau le plus gros était un rubis clair ; il avait forme triangulaire ; son poids l'entraînait d'abord et par dessus l'ensemble qu'il bousculait. Il y avait un grenat très sombre à peu près rond ; une émeraude en lame de faux ; une topaze dont je ne revois plus que la couleur ; un saphir, et trois petits débris mordorés. Ils n'étaient jamais tous ensemble en scène ; certains restaient cachés complètement ; d'autres à demi, dans les coulisses, de l'autre côté des miroirs ; seul le rubis, trop important, ne disparaissait jamais tout entier.

SI LE GRAIN NE MEURT 13

Mes cousines qui partageaient mon goût pour ce jeu, mais s'y montraient moins patientes, secouaient à chaque fois l'appareil afin d'y contempler un changement total. Je ne procédais pas de même : sans quitter la scène des yeux, je tournais le kaleïdoscope doucement, doucement, admirant la lente modification de la rosace. Parfois l'insensible déplacement d'un des éléments entraînait des conséquences bouleversantes. J'étais autant intrigué qu'ébloui, et bientôt voulus forcer l'appareil à me livrer son secret. Je débouchai le fond, dénombrai les morceaux de verre, et sortis du fourreau de carton trois miroirs ; puis les remis ; mais, avec eux, plus que trois ou quatre verroteries. L'accord était pauvre ; les changements ne causaient plus de surprise ; mais comme on suivait bien les parties ! comme on comprenait bien le pourquoi du plaisir !

Puis le désir me vint de remplacer les petits morceaux de verre par les objets les plus bizarres : un bec de plume, une aile de mouche, un bout d'allumette, un brin d'herbe. C'était opaque, plus féérique du tout, mais, à cause des reflets dans les

14 SI LE GRAIN NE MEURT

miroirs, d'un certain intérêt géométrique... Bref, je passais des heures et des jours à ce jeu. Je crois que les enfants d'aujourd'hui l'ignorent, et c'est pourquoi j'en ai si longuement parlé.

Les autres jeux de ma première enfance, patiences, décalcomanies, constructions, étaient tous des jeux solitaires. Je n'avais aucun camarade... Si pourtant ; j'en revois bien un ; mais hélas ! ce n'était pas un camarade de jeu. Lorsque Marie me menait au Luxembourg, j'y retrouvais un enfant de mon âge, délicat, doux, tranquille, et dont le blême visage était à demi caché par de grosses lunettes, aux verres si sombres que, derrière eux, l'on ne pouvait rien distinguer. Je ne me souviens plus de son nom, et peut-être que je ne l'ai jamais su. Nous l'appelions Mouton, à cause de sa petite pelisse en toison blanche.

— Mouton, pourquoi portez-vous des lunettes ? (Je crois me souvenir que je ne le tutoyais pas).

— J'ai mal aux yeux.

— Montrez-les moi.

Alors il avait soulevé les affreux verres, et son pauvre regard clignotant, incertain,

m'était entré douloureusement dans le cœur.

Ensemble nous ne jouions pas ; je ne me souviens pas que nous fissions autre chose que de nous promener, la main dans la main, sans rien dire.

Cette première amitié dura peu. Mouton cessa bientôt de venir. Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide !... Mais mon vrai désespoir commença lorsque je compris que Mouton devenait aveugle. Marie avait rencontré la bonne du petit dans le quartier et racontait à ma mère sa conversation avec elle ; elle parlait à voix basse pour que je n'entende pas ; mais je surpris ces quelques mots : « Il ne peut déjà plus retrouver sa bouche ! » Phrase absurde assurément, car il n'est nul besoin de la vue pour trouver sa bouche sans doute, et je le pensai tout aussitôt — mais qui me consterna néanmoins. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, et durant plusieurs jours m'exerçai à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à m'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver.

16 SI LE GRAIN NE MEURT

Accaparé par la préparation de son cours à la Faculté de Droit, mon père ne s'occupait guère de moi. Il passait la plus grande partie du jour, enfermé dans un vaste cabinet de travail un peu sombre, où je n'avais accès que lorsqu'il m'invitait à y venir. C'est d'après une photographie que je revois mon père, avec une barbe carrée, des cheveux noirs, assez longs et bouclés ; sans cette image je n'aurais gardé souvenir que de son extrême douceur. Ma mère m'a dit plus tard que ses collègues l'avaient surnommé « Vir probus » ; et j'ai su par l'un d'eux que souvent on recourait à son conseil.

Je ressentais pour mon père une vénération un peu craintive, qu'aggravait la solennité de ce lieu. J'y entrais comme dans un temple ; dans la pénombre se dressait le tabernacle de la bibliothèque ; un épais tapis aux tons riches et sombres étouffait le bruit de mes pas. Il y'avait un lutrin près d'une des deux fenêtres ; au milieu de la pièce, une énorme table couverte de livres et de papiers. Mon père allait chercher un gros livre, quelque *Coutume de Bourgogne* ou de *Normandie*, pesant

in-folio qu'il ouvrait sur le bras d'un fauteuil pour épier avec moi, de feuille en feuille, jusqu'où persévérerait le travail d'un insecte rongeur. Le jurisconsulte, en consultant un vieux texte, avait admiré ces petites galeries clandestines et s'était dit : « Tiens ! cela amusera mon enfant ». Et cela m'amuse beaucoup, à cause aussi de l'amusement qu'il paraissait lui-même y prendre.

Mais le souvenir du cabinet de travail est resté lié surtout à celui des lectures qu'il m'y faisait. Mon père avait à ce sujet des idées très particulières, que n'avait pas épousées ma mère ; et souvent je les entendais tous deux discuter sur la nourriture qu'il convient de donner au cerveau d'un petit enfant. De semblables discussions étaient soulevées parfois au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout m'expliquer. Je me souviens fort bien qu'alors ma mère comparait l'enfant que j'étais, au peuple hébreu et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu selon la loi. Je pense aujourd'hui que ma mère était dans le vrai ;

18. SI LE GRAIN NE MEURT

n'empêche qu'en ce temps je restais vis-à-vis d'elle dans un état d'insubordination fréquente et de continuelle discussion, tandis que, sur un mot, mon père eût obtenu de moi tout ce qu'il eût voulu. Je crois qu'il céda au besoin de son cœur plutôt qu'il ne suivait une méthode, lorsqu'il ne proposait à mon amusement ou à mon admiration rien qu'il ne pût aimer ou admirer lui-même. La littérature enfantine française ne présentait alors guère que des inepties, et je pense qu'il eût souffert s'il avait vu entre mes mains tel livre qu'on y mit plus tard, de Madame de Ségur par exemple — où je pris, je l'avoue, et comme à peu près tous les enfants de ma génération, un plaisir assez vif, mais stupide — un plaisir non plus vif heureusement que celui que j'avais pris d'abord à écouter mon père me lire des scènes de Molière, des passages de l'Odyssée, la farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba et quelques bouffonneries de la Comédie Italienne, telles qu'elles sont rapportées dans les *Masques* de Maurice Sand, livre où j'admirais aussi les figures d'Arlequin, de Colombine, de Polichinelle

ou de Pierrot, après que, par la voix de mon père, je les avais entendus dialoguer.

Le succès de ces lectures était tel, et mon père poussait si loin sa confiance, qu'il entreprit un jour le début du livre de Job. C'était une expérience à laquelle ma mère voulut assister ; aussi n'eut-elle pas lieu dans la bibliothèque ainsi que les autres, mais dans un petit salon où l'on se sentait chez elle plus spécialement. Je ne jurerais pas, naturellement, que j'aie compris d'abord la pleine beauté du texte sacré ! Mais cette lecture, il est certain, fit sur moi l'impression la plus vive, aussi bien par la solennité du récit que par la gravité de la voix de mon père et l'expression du visage de ma mère, qui tour à tour gardait les yeux fermés pour marquer ou protéger son pieux recueillement, et ne les rouvrait que pour porter sur moi un regard chargé d'amour, d'interrogation et d'espoir.

Certains beaux soirs d'été, quand nous n'avions pas soupé trop tard et que mon père n'avait pas trop de travail, il demandait :

— Mon petit ami vient-il se promener avec moi ?

Il ne m'appelait jamais autrement que « son petit ami ».

— Vous serez raisonnables, n'est-ce pas? disait ma mère. Ne rentrez pas trop tard.

J'aimais sortir avec mon père; et, comme il s'occupait de moi rarement, le peu que je faisais avec lui gardait un aspect insolite, grave et quelque peu mystérieux qui m'enchantaient.

Tout en jouant à quelque jeu de devinette ou d'homonymes, nous remontions la rue de Tournon, puis traversions le Luxembourg, ou suivions cette partie du Boulevard Saint-Michel qui le longe, jusqu'au second jardin, près de l'Observatoire. Dans ce temps les terrains qui font face à l'École de Pharmacie n'étaient pas encore bâtis; l'École même n'existait pas. Au lieu des maisons à six étages, il n'y avait là que barraquements improvisés, échoppes de fripiers, de revendeurs et de loueurs de vélocipèdes. L'espace asphalté, ou macadamisé je ne sais, qui borde ce second Luxembourg, servait de piste aux amateurs; juchés sur ces étranges et paradoxaux instruments qu'ont remplacés les bicyclettes, ils viraient, passaient et disparaissaient.

SI LE GRAIN NE MEURT 21

saient dans le soir. Nous admirions leur hardiesse, leur élégance. A peine encore distinguait-on la monture et la roue d'arrière minuscule où reposait l'équilibre de l'aérien appareil. La svelte roue d'avant se balançait ; celui qui la montait semblait un être fantastique.

La nuit tombait, exaltant les lumières, un peu plus loin, d'un café-concert, dont les musiques nous attiraient. On ne voyait pas les globes de gaz eux-mêmes, mais, par-dessus la palissade, l'étrange illumination des marronniers. On s'approchait. Les planches n'étaient pas si bien jointes qu'on ne pût, par-ci par-là, en appliquant l'œil, glisser entre deux le regard : je distinguais, par-dessus la grouillante et sombre masse des spectateurs, l'émerveillement de la scène, sur laquelle une divette venait débiter des fadeurs.

Nous avons parfois encore le temps, pour rentrer, de retraverser le grand Luxembourg. Bientôt un roulement de tambour annonçait la fermeture. Les derniers promeneurs, à contre-gré, se dirigeaient vers les sorties, talonnés par les gardes ; et les grandes allées qu'ils désertaient s'emplis-

22 SI LE GRAIN NE MEURT

saient derrière eux de mystère. Ces soirs-là je m'endormais ivre d'ombre, de sommeil et d'étrangeté.

Depuis ma cinquième année, mes parents me faisaient suivre des cours enfantins chez Mademoiselle Fleur et chez Madame Lackerbauer.

Mademoiselle Fleur habitait rue de Seine. (1) Tandis que les petits, dont j'étais, pâlissaient sur les alphabets ou sur des pages d'écriture, les grands — ou plus exactement : les grandes (car, au cours de Mademoiselle Fleur fréquentaient bien de grandes filles, mais seulement de petits garçons) — s'agitaient beaucoup autour des répétitions d'une représentation à laquelle devaient assister les familles. On préparait un acte des *Plaideurs* ; les grandes essayaient des fausses barbes, et je les enviais d'avoir à se costumer ; rien ne devait être plus plaisant.

De chez Madame Lackerbauer, je ne me rappelle qu'une « machine de Ramsden », une vieille machine électrique, qui m'intriguait furieusement avec son disque de verre où

(1) V. Appendice.

de petites plaques de métal étaient collées, et une manivelle pour faire tourner le disque ; à quoi il était défendu de toucher « expressément sous peine de mort » comme disent certaines pancartes sur des poteaux de transmission. Un jour la maîtresse avait voulu faire fonctionner la machine ; tout autour, les enfants formaient un grand cercle, très écarté parce qu'on avait grand peur ; on s'attendait à voir foudroyer la maîtresse ; et certainement elle tremblait un peu en approchant d'une boule de cuivre, à l'extrémité de l'appareil, son index replié. Mais pas la moindre étincelle n'avait jailli... Ah ! l'on était bien soulagé.

J'avais sept ans quand ma mère crut devoir ajouter aux cours de Mademoiselle Fleur et de Madame Lackerbauer les leçons de piano de Mademoiselle de Gœcklin. On sentait chez cette innocente personne peut-être moins de goût pour les arts qu'un grand besoin de gagner sa vie. Elle était toute fluette, pâle et comme sur le point de se trouver mal. Je crois qu'elle ne devait pas manger à sa faim.

Quand j'avais été docile, Mademoiselle

24 SI LE GRAIN NE MEURT

de Gœcklin me faisait cadeau d'une image qu'elle sortait d'un petit manchon. L'image, en elle-même, eût pu me paraître ordinaire et j'en aurais presque fait fi ; mais elle était parfumée ; extraordinairement parfumée — sans doute en souvenir du manchon ; je la regardais à peine ; je la humais ; puis la collais dans un album, à côté d'autres images que les grands magasins donnaient aux enfants de leur clientèle, mais qui, elles, ne sentaient rien. J'ai rouvert l'album dernièrement pour amuser un petit neveu : les images de Mademoiselle de Gœcklin embaument encore ; elles ont embaumé tout l'album.

Après que j'avais fait mes gammes, mes harpèges, un peu de solfège, et ressassé quelque morceau des *Bonnes Traditions du Pianiste*, je cédaï la place à ma mère qui s'installait à côté de Mademoiselle de Gœcklin. Je crois que c'est par modestie que maman ne jouait jamais seule ; mais, à quatre mains, comme elle y allait ! C'était d'ordinaire quelque partie d'une symphonie de Haydn, et de préférence le finale qui, pensait-elle, comportait moins d'expression à cause du mouvement rapide — qu'elle

précipitait encore en approchant de la fin. Elle comptait à haute voix d'un bout à l'autre du morceau.

Quand je fus un peu plus grand, Mademoiselle de Gœcklin ne vint plus ; j'allai prendre les leçons chez elle. C'était un tout petit appartement où elle vivait avec une sœur plus âgée, infirme ou un peu simple d'esprit, dont elle avait la charge. Dans la première pièce, qui devait servir de salle à manger, se trouvait une volière pleine de bengalis ; dans la seconde pièce, le piano ; il avait des notes étonnamment fausses dans le registre supérieur, ce qui modérait mon désir de prendre la haute de préférence, lorsque nous jouions à quatre mains. Mademoiselle de Gœcklin, qui comprenait sans peine ma répugnance, disait alors d'une voix plaintive, abstraitement, comme un ordre discret qu'elle eût donné à un esprit : « Il faudra faire venir l'accordeur. » Mais l'esprit ne faisait pas la commission.

Mes parents avaient pris coutume de passer les vacances d'été dans le Calvados, à la Roque Baignard, cette propriété qui revint à ma mère au décès de ma grand'

26 SI LE GRAIN NE MEURT

mère Rondeaux. Les vacances du nouvel an, nous les passions à Rouen dans la famille de ma mère ; celles de Pâques, à Uzès auprès de ma grand'mère paternelle.

Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire, les produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes. Je me trompe fort si les exemples ne me donnent raison.

Mais cette loi, que j'entrevois et indique, a jusqu'à présent si peu intrigué les historiens, semble-t-il, que, dans aucune des biographies que j'ai sous la main à Couverville où j'écris ceci, non plus que dans

aucun dictionnaire, ni même dans l'énorme *Biographie Universelle* en 52 volumes, à quelque nom que je regarde, je ne parviens à trouver la moindre indication sur l'origine maternelle d'aucun grand homme, d'aucun héros. J'y reviendrai.

Mon arrière-grand-père Rondeaux de Montbray, conseiller, comme son père, à la Cour des Comptes, dont le bel hôtel existait encore sur la place Notre-Dame, en face de la cathédrale — était maire de Rouen en 1789. En 93 il fut incarcéré à Saint-Yon avec M. d'Herbouville, et M. de Fontenay, qu'on tenait pour plus *avancé*, le remplaça. Sorti de prison, il se retira à Louviers. C'est là, je crois, qu'il se maria. (1) Il avait eu deux enfants d'un premier lit ; et jusqu'alors la famille Rondeaux avait toute été catholique ; mais, en secondes noces, Rondeaux de Montbray épousa une protestante, Mademoiselle Dufour, qui lui donna encore trois enfants,

(1) Je tiens ces renseignements et ceux qui suivent, de ma tante Henri Rondeaux et les écrivis sous sa dictée, à Cuverville, lors du dernier séjour qu'elle y fit. Je donne, en appendice à ce volume, une lettre de mon cousin Maurice Démarest qui relève dans mon récit quelques erreurs.

28 SI LE GRAIN NE MEURT

dont Edouard, mon grand-père. Ces enfants furent baptisés et élevés dans la religion catholique. Mais mon grand-père épousa lui aussi une protestante, Julie Pouchet ; et cette fois les cinq enfants, dont le plus jeune était ma mère, furent élevés protestants.

Néanmoins, à l'époque de mon récit, c'est à dire au sommet de mes souvenirs, la maison de mes parents était redevenue catholique, plus catholique et bien pensante qu'elle n'avait jamais été. Mon oncle Henri Rondeaux, qui l'habitait depuis la mort de ma grand'mère, avec ma tante et leurs deux enfants, s'était converti tout jeune encore, longtemps même avant d'avoir songé à épouser la très catholique M^{lle} Lucile K.

La maison faisait angle entre la rue de M.... et la rue de N..... Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là ; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle me paraissait énorme ; elle l'était. Il y avait en bas, en plus du logement des concierges, de la cuisine, de l'écurie, de la remise, un magasin pour les « rouenneries » que fabriquait mon oncle à son usine du Houlme, à

SI LE GRAIN NE MEURT 29

quelques kilomètres de Rouen. Et à côté du magasin, ou plus proprement de la salle de dépôt, il y avait un petit bureau, dont l'accès était également défendu aux enfants, et qui du reste se défendait bien tout seul par son odeur de vieux cigarre, son aspect sombre et rébarbatif. Mais combien la maison, par contre, était aimable !

Dès l'entrée, la clochette au son doux et grave semblait vous souhaiter bon accueil. Sous la voûte, à gauche, la concierge, de la porte vitrée de sa loge exhaussée de trois marches, vous souriait. En face s'ouvrait la cour, où de décoratives plantes vertes, dans des pots alignés contre le mur du fond, prenaient l'air, et, avant d'être ramenées dans la serre du Houleme, d'où elles venaient et où elles allaient refaire leur santé, se reposaient à tour de rôle de leur service d'intérieur. Ah ! que cet intérieur était tiède, moite, discret et quelque peu sévère, mais confortable, honnête et plaisant. La cage d'escalier prenait jour par en bas sous la voûte, et tout en haut par un toit vitré. A chaque palier, de longues banquettes de velours vert, sur lesquelles il faisait bon s'étendre à plat ventre pour lire. Mais

30 SI LE GRAIN NE MEURT

combien on était mieux encore, entre le second étage et le dernier, sur les marches mêmes, que couvrait un tapis chiné noir et blanc bordé de larges bandes rouges. Du toit vitré tombait une lumière tamisée, tranquille; la marche au-dessus de celle sur laquelle j'étais assis me servait d'appuie-coude, de pupitre et lentement me pénétrait le côté...

J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner. Tout au plus les puis-je grouper autour des lieux et des êtres ; ma mémoire ne se trompe pas souvent de place ; mais elle brouille les dates ; je suis perdu si je m'astreins à de la chronologie. A reparcourir le passé, je suis comme quelqu'un dont le regard n'apprécierait pas bien les distances et parfois reculerait extrêmement ce que l'examen reconnaîtra beaucoup plus proche. C'est ainsi que je suis resté longtemps convaincu d'avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à Rouen :

C'est la nuit. On entend la fanfare militaire, et du balcon de la rue de M... où elle passe, on voit les torches résineuses fouetter d'inégales lueurs les murs étonnés des maisons...

Ma mère à qui, plus tard, j'en reparlai, me persuada que d'abord, en ce temps, j'étais beaucoup trop jeune pour en avoir gardé quelque souvenir que ce soit ; qu'au surplus jamais un Rouennais, ou en tout cas aucun de ma famille, ne se serait mis au balcon pour voir passer fût-ce Bismark ou le roi de Prusse lui-même, et que si les Allemands avaient organisé des cortèges, ceux-ci eussent défilé devant des volets clos. Certainement mon souvenir devait être des « retraites aux flambeaux » qui, tous les samedis soir remontaient ou descendaient la rue de M.... après que les Allemands avaient depuis longtemps déjà vidé la ville.

— C'était là ce que nous te faisons admirer du balcon, en te chantant, te souviens-tu :

Zim laï la ! Zim laï la !

Les beaux militaires !

Et soudain je reconnaissais aussi la chanson.

Tout se remettait à sa place et reprenait sa proportion. Mais je me sentais un peu volé ; il me semblait que j'étais plus près de la vérité d'abord, et que méritait bien d'être un évènement historique ce qui devant mes sens tout neufs se douait d'une

32 SI LE GRAIN NE MEURT

telle importance. De là ce besoin inconscient de le reculer à l'excès afin que le magnifiât la distance.

Il en est de même de ce bal, rue de Crosne, que ma mémoire s'est longtemps obstinée à placer du temps de ma grand'mère — qui mourut en 73, alors que je n'avais pas quatre ans. — Il s'agit évidemment d'une soirée que mon oncle et ma tante Henri donnèrent trois ans plus tard, à la majorité de leur fille :

Je suis déjà couché, mais une singulière rumeur, un frémissement du haut en bas de la maison, joints à des vagues harmonieuses, écartent de moi le sommeil. Sans doute ai-je remarqué, dans la journée, des préparatifs. Sans doute l'on m'a dit qu'il y aurait un bal ce soir-là. Mais, un bal, sais-je ce que c'est? Je n'y avais pas attaché d'importance et m'étais couché comme les autres soirs. Mais cette rumeur à présent... J'écoute ; je tâche de surprendre quelque bruit plus distinct, de comprendre ce qui se passe. Je tends l'oreille. A la fin, n'y tenant plus, je me lève, je sors de la chambre à tâtons dans le couloir sombre et, pieds nus, gagne l'escalier plein de

lumière. Ma chambre est au troisième étage. Les vagues de sons montent du premier ; il faut aller voir ; et à mesure que de marche en marche je me rapproche, je distingue des bruits de voix, des froissements d'étoffes, des chuchottements et des rires. Rien n'a l'air coutumier ; il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui commence seulement lorsque les petits enfants sont couchés. Les couloirs du second tout emplis de nuit sont déserts ; la fête est au-dessous. Avancerai-je encore ? On va me voir. On va me punir de ne pas dormir, d'avoir vu. Je passe ma tête à travers les fers de la rampe. Précisément des invités arrivent, un militaire en uniforme, une dame toute en rubans, toute en soie ; elle tient un éventail à la main ; le domestique, mon ami Victor, que je ne reconnais pas d'abord à cause de ses culottes et de ses bas blancs, se tient devant la porte ouverte du premier salon et introduit. Tout à coup quelqu'un bondit vers moi ; c'est Marie, ma bonne, qui comme moi tâchait de voir, dissimulée un peu plus bas au premier angle de l'escalier. Elle me

saisit dans ses bras ; je crois d'abord qu'elle va me reconduire dans ma chambre, m'y enfermer ; mais non, elle veut bien me descendre, au contraire, jusqu'à l'endroit où elle était, d'où le regard cueille un petit brin de la fête. A présent j'entends parfaitement bien la musique. Au son des instruments que je ne puis voir, des messieurs tourbillonnent avec des dames parées qui toutes sont beaucoup plus belles que celles du milieu du jour. La musique cesse ; les danseurs s'arrêtent ; et le bruit des voix remplace celui des instruments. Ma bonne va me remmener, mais à ce moment une des belles dames, qui se tenait debout appuyée près de la porte et s'éventait, m'aperçoit ; elle vient à moi, m'embrasse et rit parce que je ne la reconnais pas. C'est évidemment cette amie de ma mère que j'ai vue précisément ce matin ; mais tout de même je ne suis pas bien sûr que ce soit tout à fait elle, elle réellement. Et quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a *une seconde réalité*.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes. Rien de commun avec les contes de fées, de goules ou de sorcières ; ni même avec ceux d'Hoffmann ou d'Andersen, (et, du reste, ceux-ci, je ne les connaissais pas encore). Non, je crois bien qu'il y avait plutôt là un maladroit besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenir ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai ! ou du moins — comment exprimer cette sorte d'appréhension ? — qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que, de nuit, secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. Durant le jour mes soupçons se maintenaient incertains, mais je les sentais se préciser et s'affirmer, le soir, immédiatement avant de m'endormir. Je ne cherchais pas à percer le

mystère ; je sentais que j'eusse empêché tout net ce que j'eusse essayé de surprendre ; assurément j'étais trop jeune encore, et ma mère me répétait trop souvent, et à propos de trop de choses : « Tu comprendras plus tard » — mais certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait vraiment que je cétais la place.

Je reviens à la rue de M....

Au second étage, à l'extrémité d'un couloir sur lequel ouvrent les chambres, se trouve la salle d'étude, plus confortable, plus intime que les grands salons du premier, de sorte que ma mère s'y tient et m'y retient de préférence. Une grande armoire formant bibliothèque en occupe le fond. Les deux fenêtres ouvrent sur la cour ; l'une d'elles est double et, entre les deux châssis, fleurissent dans des pots, sur des soucoupes, des crocus, des hyacinthes et des tulipes « du duc de Tholl ». Des deux côtés de la cheminée, deux grands fauteuils de tapisserie, ouvrage de ma mère et de mes tantes ; dans l'un d'eux ma mère est assise. Mademoiselle Shackleton, sur une chaise de reps grenat et d'acajou, près de la table, s'occupe à un ouvrage de broderie sur filet.

Le petit carré de filet que se propose d'agrémenter son travail, est tendu sur un cadre de métal ; c'est un arachnéen réseau à travers lequel court l'aiguille. Mademoiselle Shackleton consulte parfois un modèle où les dessins du fil sont marqués en blanc sur fond bleu. Ma mère regarde à la fenêtre et dit :

— Les crocus sont ouverts : il va faire beau.

Mademoiselle Shackleton la reprend doucement :

— Juliette, vous serez toujours la même : c'est parce qu'il fait déjà beau que les crocus se sont ouverts ; vous savez bien qu'ils ne prennent pas les devants.

Anna Shackleton ! je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance. Je voudrais, pour parler de vous, inventer des mots plus vibrants, plus respectueux et plus tendres. Raconterai-je un jour votre modeste vie ? Je voudrais que dans mon récit cette humilité resplendisse, comme elle resplendira devant Dieu le jour où seront abaissés les puissants, où seront

38 SI LE GRAIN NE MEURT

magnifiés les humbles. Je ne me suis jamais senti grand goût pour peindre les triomphants et les glorieux de ce monde, mais bien ceux dont la plus vraie gloire est cachée.

Je ne sais quels revers précipitèrent du fond de l'Ecosse sur le continent les enfants Shackleton. Le pasteur Roberty, qui lui-même avait épousé une Ecossaise, connaissait, je crois, cette famille et c'est lui, sans doute, qui recommanda l'aînée des filles à ma grand'mère. Tout ce que je vais redire ici, je ne l'appris, il va sans dire, que longtemps ensuite, par ma mère elle-même, ou par des cousins plus âgés. (1)

C'est proprement comme gouvernante de ma mère que Mademoiselle Shackleton entra dans notre famille. Ma mère allait bientôt atteindre l'âge d'être mariée ; il parut à plus d'un qu'Anna Shackleton, encore jeune elle-même et, de plus, extrêmement jolie, pourrait faire tort à son élève. La jeune Juliette Rondeaux était du reste, il faut le reconnaître, un sujet quelque peu décourageant. Non seulement elle se retirait

(1) Voir appendice.

SI LE GRAIN NE MEURT 39

sans cesse et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller ; mais encore ne perdait-elle pas une occasion de pousser en avant Mademoiselle Anna, pour qui, presque aussitôt, elle s'était éprise d'une amitié très vive. Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise ; tout la choquait, de ce qui marquait sa situation, sa fortune, et les questions de préséance entretenaient une lutte continuelle avec sa mère et avec Claire sa sœur aînée.

- Ma grand'mère n'était point dure, assurément ; mais, sans être précisément entichée, elle gardait un vif sentiment des hiérarchies. On retrouvait ce sentiment chez sa fille Claire, mais qui n'avait pas sa bonté ; qui même n'avait pas beaucoup d'autres sentiments que celui-là, et s'irritait à ne le retrouver point chez sa sœur ; elle rencontrait, à la place, un instinct, sinon précisément de révolte, du moins d'insoumission, qui sans doute n'avait pas existé de tout temps chez Juliette, mais qui s'éveillait, semblait-il, à la faveur de son amitié pour Anna. Claire pardonnait mal à Anna cette amitié que lui avait vouée sa sœur ; elle estimait que l'amitié comporte des

degrés, des nuances, et qu'il ne convenait pas que Mademoiselle Shackleton cessât de se sentir institutrice.

— Eh quoi ! pensait ma mère, suis-je plus belle ? ou plus intelligente ? ou meilleure ? Est-ce ma fortune ou mon nom pour quoi je serais préférée ?

— Juliette, disait Anna, vous me donnerez pour le jour de vos noces une robe de soie couleur thé, et je serai tout à fait, heureuse.

.....
Longtemps Juliette Rondeaux avait dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise, lorsque enfin on fut tout surpris de la voir accepter un jeune professeur de droit sans fortune, venu du fond du midi, et qui n'eût jamais osé demander sa main si ne l'y eût poussé l'excellent pasteur Roberty qui le présentait, connaissant les idées de ma mère. Quand, six ans plus tard, je vins au monde, Anna Shackleton m'adopta, comme elle avait adopté tour à tour mes grands cousins. Ni la beauté, ni la grâce, ni la bonté, ni l'esprit, ni la vertu ne faisant oublier qu'on est pauvre, Anna ne devait

connaître qu'un reflet lointain de l'amour, ne devait avoir d'autre famille que celle que lui prêtaient mes parents.

Le souvenir que j'ai gardé d'elle me la représente les traits un peu durcis déjà par l'âge, la bouche un peu sévère, le regard seul encore plein de sourire, un sourire qui pour un rien devenait du rire vraiment, si frais, si pur qu'il semblait que ni les chagrins ni le déboires n'eussent pu diminuer en elle l'amusement extrême que l'âme prend naturellement à la vie. Mon père avait, lui aussi, ce même rire, et parfois Mademoiselle Shackleton et lui entraient dans des accès d'enfantine gaîté, auxquels je ne me souviens pas que s'associât jamais ma mère.

Anna (à l'exception de mon père qui l'appelait toujours : Mademoiselle Anna, nous l'appelions tous par son prénom, et même je disais : « Nana », par une puérile habitude que je conservai jusqu'à l'annonce du livre de Zola auquel ce nom servait de titre) — Anna Shackleton portait une sorte de coiffe d'intérieur en dentelle noire, dont deux bandeaux tombaient de chaque côté de son visage et l'encadraient assez

42 SI LE GRAIN NE MEURT

bizarrement. Je ne sais quand elle commença de se coiffer ainsi, mais c'est avec cette coiffure que je la revois, du plus loin qu'il me souviennne, et que la représentent les quelques photographies que j'ai d'elle. Si harmonieusement tranquille que fût l'expression de son visage, son allure et toute sa vie, Anna n'était jamais oisive ; réservant les interminables travaux de broderie pour le temps qu'elle passait en société, elle occupait à quelque traduction les longues heures de sa solitude ; car elle lisait l'anglais et l'allemand aussi bien que le français ; et fort passablement l'italien.

J'ai conservé quelques unes de ces traductions qui toutes sont demeurées manuscrites ; ce sont de gros cahiers d'écolier, remplis jusqu'à la dernière ligne d'une sage et fine écriture. Tous les ouvrages qu'Anna Shackleton avait ainsi traduits ont paru depuis dans d'autres traductions, peut-être meilleures ; pourtant je ne puis me résoudre à jeter ces cahiers, où respire tant de patience, d'amour et de probité. L'un entre tous m'est cher : c'est le *Reineke Fuchs* de Goethe, dont Anna me lisait des passages. Après qu'elle eut achevé ce travail,

SI LE GRAIN NE MEURT 43

mon cousin Maurice Démarest, lui fit cadeau de petites têtes en plâtre de tous les animaux qui figurent dans le vieux fabliau ; Anna les avait accrochées tout autour du cadre de la glace, au dessus de la cheminée de sa chambre, où ils faisaient ma joie.

Anna dessinait aussi, et peignait à l'aquarelle. Des vues qu'elle prit de la Roque, consciencieuses, harmonieuses et discrètes ornent encore la chambre de ma femme à Cuverville ; et de la Mivoie, cette propriété de ma grand'mère sur la rive droite de la Seine, en amont de Rouen, — qu'on vendit quelque temps après sa mort, et dont je ne me souviendrais guère si je ne pouvais la revoir du train à chaque voyage en Normandie — près de la colline de Saint-Adrien, au-dessous de l'Eglise de Bon-Secours, peu d'instants avant de passer sur le pont. L'aquarelle la représente encore avec la gracieuse balustrade de sa façade Louis XVI, que ses nouveaux propriétaires se hâtèrent d'écraser sous un massif fronton.

Mais la principale occupation d'Anna, sa plus chère étude, était la botanique. A Paris elle suivait assidûment les cours de

M. Bureau au Muséum, et elle accompagnait au printemps les herborisations organisées par M. Poisson, son assistant. Je n'ai garde d'oublier ces noms qu'Anna citait avec vénération et qui s'auréolaient dans mon esprit d'un grand prestige. Ma mère, qui voyait là une occasion de me faire prendre de l'exercice, me permettait de me joindre à ces excursions dominicales qui prenaient pour moi tout l'attrait d'une exploration scientifique. La bande des botanistes était composée presque uniquement de vieilles demoiselles et d'aimables maniaques ; on se rassemblait au départ d'un train ; chacun portait en bandoulière une boîte verte de métal peint où l'on couchait les plantes que l'on se proposait d'étudier ou de faire sécher. Quelques uns avaient en plus un sécateur, d'autres un filet à papillons. J'étais de ces derniers, car je ne m'intéressais point tant alors aux plantes qu'aux insectes, et plus spécialement aux coléoptères, dont j'avais commencé de faire collection ; et mes poches étaient gonflées de boîtes et de tubes de verre où j'asphixiais mes victimes dans les vapeurs de benzine ou le cyanure de potassium. Cependant je chas-

sais la plante également ; plus agile que les vieux amateurs, je courais de l'avant, et, quittant les sentiers, fouillais, deci delà, le taillis, la campagne, claironnant mes découvertes, tout glorieux d'avoir aperçu le premier l'espèce rare que venaient admirer ensuite tous les membres de notre petite troupe, certains un peu dépités lorsque le spécimen était unique, que triomphalement j'apportais à Anna.

A l'instar d'Anna et avec son aide, je faisais un herbier ; mais surtout l'aidais à compléter le sien qui était considérable et remarquablement bien arrangé. Non seulement elle avait fini par se procurer, patiemment, pour chaque variété les plus beaux exemplaires, mais la présentation de chacun de ceux-ci était merveilleuse : de minces bandelettes gommées fixaient les plus délicates tigelles ; le port de la plante était soigneusement respecté ; on admirait, auprès du bouton, la fleur épanouie, puis la graine. L'étiquette était calligraphiée. Parfois la désignation d'une variété douteuse nécessitait des recherches, un examen minutieux ; Anna se penchait sur sa « loupe montée », s'armait de pinces,

de minuscules scalpels, ouvrait délicatement la fleur, en étalait sous l'objectif tous les organes et m'appelait pour me faire remarquer telle particularité des étamines ou je ne sais quoi dont ne parlait pas sa « flore » et qu'avait signalé M. Bureau.

C'est à la Roque surtout, où Anna nous accompagnait tous les étés, que se manifestait dans son plein son activité botanique et que s'alimentait l'herbier. Nous ne sortions jamais, elle ni moi, sans notre boîte verte (car moi aussi j'avais la mienne) et une sorte de truelle cintrée, un déplantoir, qui permettait de s'emparer de la plante avec sa racine. Parfois on en surveillait une de jour en jour ; on attendait sa floraison parfaite, et c'était un vrai désespoir quand, le dernier jour, parfois, on la trouvait à demi broutée par des chenilles, ou qu'un orage tout à coup nous retenait à la maison.

A la Roque l'herbier régnait en seigneur ; tout ce qui se rapportait à lui, on l'accomplissait avec zèle, avec gravité, comme un rite. Par les beaux jours, on étalait aux rebords des fenêtres, sur les tables et les planchers ensoleillés, les feuilles de papier gris entre

lesquelles iraient sécher les plantes ; pour certaines, grêles ou fibreuses, quelques feuilles suffisaient ; mais il en était d'autres, charnues, gonflées de sève, qu'il fallait presser entre d'épais matelas de papier spongieux, bien secs et renouvelés chaque jour. Tout cela prenait un temps considérable, et nécessitait beaucoup plus de place qu'Anna n'en pouvait disposer à Paris.

Elle habitait, rue de Vaugirard, entre la rue Madame et la rue d'Assas, un petit appartement de quatre pièces exigües et si basses que presque on en pouvait toucher de la main le plafond. Au demeurant l'appartement n'était pas mal situé, en face du jardin ou de la cour de je ne sais quel établissement scientifique, où nous pûmes contempler les essais des premières chaudières solaires. Ces étranges appareils ressemblaient à d'énormes fleurs, dont la corole eût été formée de miroirs ; le pistil, au point de convergence des rayons présentait l'eau qu'il s'agissait d'amener à ébullition. Et sans doute y parvenait-on, car un beau jour un de ces appareils éclata, terrifiant tout le voisinage et brisant les carreaux du salon

48 SI LE GRAIN NE MEURT

d'Anna et ceux de sa chambre, qui donnaient tous deux sur la rue. Sur une cour donnaient la salle à manger et une salle de travail où Anna se tenait le plus souvent ; même elle y recevait plus volontiers que dans son salon les quelques intimes qui venaient la voir ; aussi ne me souviendrais-je sans doute pas du salon si ce n'eût été là qu'on avait dressé pour moi un petit lit pliant, lorsque à ma grande joie ma mère me confia pour quelques jours à son amie, je ne sais plus à quelle occasion.

L'année que j'entrai à l'Ecole Alsacienne, mes parents ayant jugé sans doute que l'instruction que je recevais chez Mademoiselle Fleur et Madame Lackerbauer ne me suffisait plus, il fut convenu que je déjeunerais chez Anna une fois par semaine. C'était, il m'en souvient, le jeudi, après la gymnastique. L'Ecole Alsacienne, qui n'avait pas encore, en ce temps-là, l'importance qu'elle a pris par la suite et ne disposait pas d'une salle spéciale pour les exercices physiques, menait ses élèves au « gymnase Pascaud », rue de Vaugirard, à quelques pas de chez Anna. J'arrivais chez elle encore en nage et en désordre, les vêtements pleins de

SI LE GRAIN NE MEURT 49

sciure de bois et les mains gluantes de colophane. Qu'avaient ces déjeuners de si charmant? Je crois surtout l'attention inlassable d'Anna pour mes plus niais bavardages ; mon importance auprès d'elle, et de me sentir attendu, considéré, choyé. L'appartement s'emplissait pour moi de prévenances et de sourires; le déjeuner se faisait meilleur. En retour, ah ! je voudrais avoir gardé souvenir de quelque gentillesse enfantine, de quelque geste ou mot d'amour... Mais non ; et le seul dont il me souviennne, c'est une phrase absurde, bien digne de l'enfant obtus que j'étais; je rougis à vous la redire — mais ce n'est pas un roman que j'écris et j'ai résolu de ne me flatter dans ces mémoires, non plus en surajoutant du plaisant qu'en dissimulant le pénible.

Comme je mangeais ce matin-là de fort bon appétit et qu'Anna, avec ses modiques ressources, avait visiblement fait de son mieux :

— Mais Nana, je vais te ruiner ! m'écriai-je (la phrase sonne encore à mon oreille)... Du moins sentis-je, aussitôt ces mots prononcés, qu'ils n'étaient pas de ceux qu'un

50 SI LE GRAIN NE MEURT

cœur un peu délicat pouvait inventer, qu'Anna s'en affectait, que je l'avais un peu blessée. Ce fut, je le crois bien, un des premiers éclairs de ma conscience ; lueur fugitive, encore bien incertaine, bien insuffisante à percer l'épaisse nuit où ma puérilité s'attardait.

II

J'imagine le dépaysement de ma mère, lorsque, sortant pour la première fois du confortable milieu de la rue de M...., elle accompagna mon père à Uzès. Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas. Le chemin de fer ne menait que jusqu'à Nîmes, ou tout au plus à Remoulins, d'où quelque guimbarde achevait le trimballement. Par Nîmes le trajet était sensiblement plus long, mais la route était beaucoup plus belle. Au pont Saint-Nicolas elle traversait le Gardon ; c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets des cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue, que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en empoussiérant l'alentour. Notre voiture faisait lever d'énormes sauterelles qui tout à coup déployaient leurs membranes bleues, rouges ou

grises, un instant papillons légers, puis retombaient un peu plus loin, ternes et confondues, parmi la broussaille et la pierre.

Aux abords du Gardon croissaient des asphodèles, et, dans le lit même du fleuve, presque partout à sec, une flore quasi tropicale... Ici je quitte un instant la guimbarde ; il est des souvenirs qu'il faut que j'accroche au passage, que je ne saurais sinon où placer. Comme je le disais déjà, je les situe moins aisément dans le temps que dans l'espace, et par exemple ne saurais dire en quelle année Anna vint nous rejoindre à Uzès, que sans doute ma mère était heureuse de lui montrer ; mais ce dont je me souviens avec précision c'est de l'excursion que nous fîmes du pont Saint-Nicolas à tel village non loin du Gardon, où nous devons retrouver la voiture :

Aux endroits encaissés, au pied des falaises ardentes qui réverbéraient le soleil, la végétation était si luxuriante que l'on avait peine à passer. Anna s'émerveillait aux plantes nouvelles, en reconnaissait qu'elle n'avait encore jamais vues à l'état sauvage, — et j'allais dire : en liberté — comme ces triomphants daturas qu'on

SI LE GRAIN N'É MEURT 53

nomme des « trompettes de Jéricho », dont sont restées si fort gravées dans ma mémoire, auprès des lauriers roses, la splendeur et l'étrangeté. On avançait prudemment à cause des serpents, inoffensifs du reste pour la plupart, dont nous vîmes plusieurs s'esquiver. Mon père musait et s'amusait de tout. Ma mère, consciente de l'heure, nous talonnait en vain. Le soir tombait déjà quand enfin nous sortîmes d'entre les berges du fleuve. Le village était encore loin, dont faiblement parvenait jusqu'à nous le son angélique des cloches ; pour s'y rendre, un indistinct sentier hésitait à travers la brousse... Qui me lit va douter si je n'ajoute pas aujourd'hui tout ceci ; mais non : cet angélus, je l'entends encore ; je revois ce sentier charmant, les roseurs du couchant et, montant du lit du Gardon, derrière nous, l'obscurité envahissante. Je m'amusais d'abord des grandes ombres que nous faisons ; puis tout se fondit dans le gris crépusculaire, et je me laissai gagner par l'inquiétude de ma mère. Mon père et Anna, tout à la beauté de l'heure, flânaient, peu soucieux du retard. Je me souviens qu'ils récitaient des

54 SI LE GRAIN NE MEURT

vers; ma mère trouvait que « ce n'était pas le moment » et s'écriait :

— Paul, vous récitez cela quand nous serons rentrés.

Dans l'appartement de ma grand'mère, toutes les pièces se commandaient ; de sorte que, pour gagner leur chambre, mes parents devaient traverser la salle à manger, le salon, et un autre salon plus petit où l'on avait dressé mon lit. Achevait-on le tour, on trouvait un petit cabinet de toilette, puis la chambre de grand'mère, qu'on gagnait également de l'autre côté, en passant par la chambre de mon oncle. Celle-ci rejoignait le palier, sur lequel ouvraient également la cuisine et la salle à manger. Les fenêtres des deux salons et de la chambre de mes parents regardaient l'esplanade ; les autres ouvraient sur une étroite cour que l'appartement ceinturait ; seule la chambre de mon oncle donnait, de l'autre côté de la maison, sur une obscure ruelle, tout au bout de laquelle on voyait un coin de la place du marché. Sur le rebord de sa fenêtre, mon oncle s'occupait à d'étranges cultures : dans de mystérieux

bocaux cristallisaient, autour de tiges rigides, ce qu'il m'expliquait être des sels de zinc, de cuivre ou d'autres métaux; il m'enseignait que, d'après le nom du métal, ces implacables végétations étaient dénommées arbres de Saturne, de Jupiter, etc. Mon oncle, en ce temps-là, ne s'occupait pas encore d'économie politique ; j'ai su depuis que l'astronomie surtout l'attirait alors, vers quoi le poussaient également son goût pour les chiffres, sa taciturnité contemplative et ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse. C'était alors (je veux dire : au temps de ma première enfance) un grand jeune homme aux cheveux noirs, longs et plaqués en mèches derrière les oreilles, un peu myope, un peu bizarre, silencieux et on ne peut plus intimidant. Ma mère l'irritait beaucoup par les constants efforts qu'elle faisait pour le dégeler ; il y avait chez elle plus de bonne volonté que d'adresse, et mon oncle, peu capable ou peu désireux de lire l'intention sous le geste, se préparait déjà à n'être séduit que par des faiseurs. On eût dit que mon

père avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille, de sorte que rien plus ne tempérait, des autres membres, l'air coriace et refrogné.

Mon grand'père était mort depuis assez longtemps lorsque je vins au monde ; mais ma mère l'avait pourtant connu, car je ne vins au monde que six ans après son mariage. Elle m'en parlait comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, rigide, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. Ancien président du tribunal d'Uzès, il s'occupait alors presque uniquement de bonnes œuvres et de l'instruction morale et religieuse des catéchumènes.

En plus de Paul, mon père, et de mon oncle Charles, Tancrède Gide avait eu plusieurs enfants qu'il avait tous perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons apparemment qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même. Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il prétendait ne recourir qu'à la prière ; il considérait l'intervention

SI LE GRAIN NE MEURT 57

du médecin comme indiscrette, voire impie, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât.

Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point tache; tout y était à l'avenant; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles; et je pense du reste qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. Cette étrange aventure m'en persuade, qu'il faut que je raconte aussitôt, bien qu'elle soit de ma vingtième année :

J'étais parti d'Uzès au matin, répondant à l'invitation de Guillaume Granier, mon cousin, pasteur aux environs d'Anduze. Je passai près de lui la journée. Avant de me laisser partir, il me sermonna, pria avec moi, pour moi, me bénit, ou du moins pria Dieu de me bénir... mais ce n'est point

pourquoi j'ai commencé ce récit. — Le train devait me ramener à Uzès pour dîner ; mais je lisais *le Cousin Pons*. C'est peut-être, de tant de chefs-d'œuvre de Balzac, celui que je préfère ; c'est en tout cas celui que j'ai le plus souvent relu. Or, ce jour-là, je le découvrais. J'étais dans le ravissement, dans l'extase, ivre, perdu...

La tombée de la nuit interrompit enfin ma lecture. Je pestai contre le wagon qui n'était pas éclairé ; puis m'avisai qu'il était en panne ; les employés, qui le croyaient vide, l'avaient remisé sur une voie de garage.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait changer ? dirent-ils. On a pourtant assez appelé ! Mais vous dormiez sans doute. Vous n'avez qu'à recommencer, car il ne part plus de train d'ici demain.

Passer la nuit dans cet obscur wagon n'avait rien d'enchanteur ; et puis je n'avais pas dîné. La gare était loin du village et l'auberge m'attirait moins que l'aventure ; au surplus je n'avais sur moi que quelques sous. Je partis sur la route, au hasard, et me décidai à frapper à la porte d'un mas assez grand, d'aspect propre et accueillant.

SI LE GRAIN NE MEURT 59

Une femme m'ouvrit, à qui je racontai que je m'étais perdu, que d'être sans argent ne m'empêchait pas d'avoir faim et que peut-être on serait assez bon pour me donner à manger et à boire ; après quoi je regagnerais mon wagon remisé, où je patienterais jusqu'au lendemain.

Cette femme qui m'avait ouvert ajouta vite un couvert à la table déjà servie. Son mari n'était point là ; son vieux père, assis au coin du feu, car la pièce servait également de cuisine, était resté penché vers l'âtre sans rien dire, et son silence, qui me paraissait réprobateur, me gênait. Soudain je remarquai sur une sorte d'étagère une grosse bible, et, comprenant que je me trouvais chez des protestants, je leur nommai celui que je venais d'aller voir. Le vieux se redressa tout aussitôt ; il connaissait mon cousin le pasteur ; même il se souvenait fort bien de mon grand'père. La manière dont il m'en parla me fit comprendre quelle abnégation, quelle bonté pouvait habiter la plus rude enveloppe, aussi bien chez mon grand'père que chez ce paysan lui-même, à qui j'imaginai que mon grand'père avait dû ressembler, d'as-

60 SI LE GRAIN NE MEURT

pect extrêmement robuste, à la voix sans douceur, mais vibrante, au regard sans caresse, mais droit.

Cependant les enfants rentraient du travail, une grande fille et trois fils ; plus fins, plus délicats que l'aïeul ; beaux, mais déjà graves et même un peu froncés. La mère posa la soupe fumante sur la table, et, comme à ce moment je parlais, d'un geste discret elle arrêta ma phrase, et le vieux dit le *bénédicté*.

Ce fut pendant le repas qu'il me parla de mon grand-père ; son langage était à la fois imagé et précis ; je regrette de n'avoir pas noté de ses phrases. Quoi ! ce n'est là, me redisais-je, qu'une famille de paysans ! quelle élégance, quelle vivacité, quelle noblesse, auprès de nos épais cultivateurs de Normandie ! Le souper fini, je fis mine de repartir ; mais mes hôtes ne l'entendaient pas ainsi. Déjà la mère s'était levée ; l'aîné des fils coucherait avec un de ses frères ; j'occuperais sa chambre et son lit, auquel elle mit des draps propres, rudes et qui sentaient délicieusement la lavande. La famille n'avait pas l'habitude de veiller tard, ayant celle de se lever tôt ; au

demeurant je pourrais rester à lire encore s'il me plaisait.

— « Mais, dit le vieux, vous permettrez que nous ne dérangions pas nos habitudes — qui ne seront pas pour vous étonner, puisque vous êtes le petit de Monsieur Tancredi ».

Alors il alla chercher la grosse bible que j'avais entrevue, et la posa sur la table desservie. Sa fille et ses petits-enfants se rassirent à ses côtés devant la table, dans une attitude recueillie qui leur était naturelle. L'aïeul ouvrit le livre saint et lut avec solennité un chapitre des évangiles, puis un psaume ; après quoi chacun se mit à genoux devant sa chaise, lui seul excepté, que je vis demeurer debout, les yeux clos, les mains posées à plat sur le livre refermé. Il prononça une courte prière d'action de grâces, très digne, très simple et sans requêtes, où je me souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon cœur s'associait à ces paroles. Pour achever, il récita « Notre Père » ; puis il y eut un instant de silence, après quoi seulement chacun des enfants se releva. Cela était si beau, si

62 SI LE GRAIN NE MEURT

tranquille, et ce baiser de paix si glorieux, qu'il posa sur le front de chacun d'eux ensuite, que, m'approchant de lui moi aussi, je tendis à mon tour mon front.

Ceux de la génération de mon grand'père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance ; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : Vous êtes le sel de la terre ; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?..

Et il faut reconnaître que le culte protestant de la petite chapelle d'Uzès présentait, du temps de mon enfance encore, un spectacle particulièrement savoureux. Oui, j'ai pu voir encore les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête, qu'ils gardaient durant toute la pieuse cérémonie, qu'ils soulevaient au nom de Dieu, lorsque l'invoquait le pasteur, et n'enlevaient qu'à la récitation

SI LE GRAIN NE MEURT 63

de « Notre Père... » Un étranger s'en fût scandalisé comme d'un irrespect, qui n'eût pas su que ces vieux huguenots gardaient ainsi la tête couverte en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, dans les replis secrets des garrigues, du temps que le service de Dieu selon leur foi présentait, s'il était surpris, un inconvénient capital.

Puis, l'un après l'autre, ces mégathériums disparurent. Quelque temps après eux, survécurent encore les veuves. Elles ne sortaient plus que le Dimanche, pour l'église ; c'est à dire aussi pour s'y retrouver. Il y avait là ma grand'mère, Madame Abauzit son amie, Madame Vincent et deux autres vieillardes dont je ne sais plus le nom. Un peu avant l'heure du culte, des servantes presque aussi vieilles que leur maîtresse, apportaient les chaufferettes de ces dames, qu'elles posaient devant leur banc. Puis, à l'heure précise, les veuves faisaient leur entrée, tandis que le culte commençait. A moitié aveugles, elles ne se reconnaissaient point avant la porte, mais seulement une fois dans le banc ; tout au plaisir de la rencontre, elles commençaient en chœur d'extraordinaires

64 SI LE GRAIN NE MEURT

effusions, mélange de congratulations, de réponses et de questions, chacune, sourde comme un pot, n'entendant rien de ce que lui disait sa commère ; et leurs voix mêlées, durant quelques instants, couvraient complètement celle du malheureux pasteur. Certains s'en seraient indignés qui, en souvenir des époux, excusaient les veuves ; d'autres, moins rigoristes, s'en amusaient ; des enfants s'esclaffaient ; pour moi, un peu gêné, je demandais à n'être point assis à côté de ma grand'mère. Cette petite comédie recommençait chaque dimanche ; on ne pouvait rêver rien de plus grotesque ni de plus touchant.

Jamais je ne saurai dire combien ma grand'mère était vieille. Du plus loin que je la revois, il ne restait rien plus en elle qui permît de reconnaître ou d'imaginer ce qu'elle avait pu être autrefois. Il semblait qu'elle n'eût jamais été jeune, qu'elle ne pouvait pas l'avoir été. D'une santé de fer, elle survécut non seulement à son mari, mais puis à son fils aîné, mon père ; et longtemps encore, ensuite, nous retournions à Uzès, ma mère et moi, aux vacances de

Pâques, pour la retrouver d'année en année la même, à peine un peu plus sourde, car pour plus ridée, depuis longtemps cela n'était plus possible.

Certainement la chère vieille se mettait en quatre pour nous recevoir ; mais c'est précisément pourquoi je ne suis pas assuré que notre présence lui fût bien agréable. Au demeurant la question ne se posait pas ainsi ; il s'agissait moins, pour ma mère, de faire plaisir à quelqu'un, que d'accomplir un devoir, un rite — comme cette lettre solennelle à ma grand'mère, qu'elle me contraignait d'écrire au nouvel an et qui m'empoisonnait cette fête. D'abord je tâchais d'esquiver, je discutais :

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à bonne maman, de recevoir ou non une lettre de moi ?

— Là n'est pas la question, disait ma mère ; tu n'as pas tant d'obligations dans la vie ; tu dois t'y soumettre.

Alors je commençais de pleurer.

— Voyons, mon poulot, reprenait-elle, sois raisonnable : songe à cette pauvre grand'mère qui n'a pas d'autre petit-fils.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je

lui dise ? hurlais-je à travers mes sanglots.

— N'importe quoi. Parle-lui de tes cousines ; de tes petits amis Jardinier.

— Mais puisqu'elle ne les connaît pas.

— Raconte-lui ce que tu fais.

— Mais tu sais bien que ça ne l'amusera pas.

— Enfin, mon petit, c'est bien simple : tu ne sortiras pas d'ici (c'était la salle d'études de la rue de M...) avant d'avoir écrit cette lettre.

— Mais...

— Non, mon enfant ; je ne veux plus discuter.

A la suite de quoi ma mère s'enfermait dans le mutisme. Je lanternais quelque temps encore, puis commençais à me torsionner le cerveau au-dessus de mon papier blanc.

Le fait est que plus rien ne semblait devoir intéresser ma grand'mère. A chaque séjour que nous faisons à Uzès pourtant, par gentillesse-je crois pour ma mère qui venait s'asseoir auprès d'elle, sa tapisserie à la main ou un livre, elle faisait un grand effort de mémoire et, de quart d'heure en

inc.

it s'asseoir auprès

quart d'heure, rappelant enfin le nom d'un de nos cousins normands :

— Et les Widmer, comment vont-ils ?

Ma mère la renseignait avec une patience infinie, puis repartait dans sa lecture. Dix minutes après :

— Et Maurice Démarest, il n'est toujours pas marié ?

— Si ma mère ; celui qui n'est pas marié, c'est Albert ; Maurice est père de trois enfants ; trois filles.

— Eh ! dites-moi, Juliette !..

Cette interjection n'avait rien d'interrogatif ; simple exclamation à tout usage, par laquelle ma grand'mère exprimait l'étonnement, l'approbation, l'admiration, de sorte qu'on l'obtenait en réflexe de quoi que ce fût qu'on lui dît ; et quelque temps après l'avoir jetée, grand'mère restait encore le chef branlant, agité d'un mouvement méditatif de haut en bas ; on la voyait ruminer la nouvelle dans une sorte de mastication à vide qui ravalait et gonflait tour à tour ses pauvres gifles ridées. Enfin, quand tout était bien absorbé, et qu'elle renonçait pour un temps à inventer des questions nouvelles, elle re-

prenait sur ses genoux le tricot interrompu.

Grand'mère tricotait des bas ; c'est la seule occupation que je lui connusse. Elle tricotait tout le long du jour, à la manière d'un insecte ; mais comme elle se levait fréquemment pour aller voir ce que Rose faisait à la cuisine, elle égarait le bas sur quelque meuble, et je crois bien que personne ne lui en vit jamais achever un. Il y avait des commencements de bas dans tous les tiroirs, où Rose les remisait au matin, en faisant les pièces. Quant aux aiguilles, grand'mère en promenait toujours un faisceau, derrière l'oreille, entre son petit bonnet de tulle enrubanné, et le mince bandeau de ses cheveux gris jaunâtre.

Ma tante Anna, sa nouvelle bru, n'avait point pour grand'mère l'affectueuse et respectueuse indulgence de maman ; tout ce qu'elle désapprouvait, tout ce qui l'irritait chez mon oncle, elle en faisait sa mère responsable. Elle ne vint, je crois bien, qu'une seule fois à Uzès pendant que ma mère et moi y étions ; nous la surprîmes aussitôt qui faisait la rafle des bas.

— Huit ! j'en ai trouvé huit ! disait-elle à ma mère, à la fois amusée et exaspérée

par tant d'incurie. Et le soir elle ne se retenait pas de demander à grand'mère pourquoi jamais elle n'en achevait un, une bonne fois?

La pauvre vicille d'abord tâchait tout de même de sourire, puis tournait son inquiétude vers ma mère :

— Juliette! Qu'est-ce qu'elle veut, Anna?

Mais ma mère n'entrait pas dans le jeu, et c'est ma tante qui reprenait plus fort :

— Je demande, ma mère, pourquoi vous n'en achevez pas un, une fois, au lieu d'en commencer plusieurs?

Alors la vieille, un peu piquée, serrait les lèvres, puis ripostait soudain :

— Achever, achever... Eh ! elle est bonne Anna !.. Il faut le temps !

La continuelle crainte de ma grand'mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait peine à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'auprès de ma mère pour avoir avec Rose des entretiens mystérieux. Et dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma

mère s'y précipitait à son tour et, vite, avant que Rose fût partie au marché, révisait le menu et décommandait les trois quarts.

— Eh ! bien, Rose ! ces gelinottes ? criait grand'mère, au déjeuner.

— Mais ma mère, nous avons ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gelinottes pour demain.

La pauvre vieille était au désespoir.

— Les côtelettes ! Les côtelettes ! répétait-elle, affectant de rire. — Des côtelettes d'agneau ; il en faut six pour une bouchée...

Puis, par manière de protestation, elle se levait enfin, allait quérir dans une petite resserre, au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves, préparé pour notre venue. C'étaient le plus souvent des boulettes de porc, truffées, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ». Ma mère naturellement refusait.

— Té ! le petit en mangera bien, lui !

— Mère, je vous assure qu'il a assez mangé comme ça.

SI LE GRAIN NE MEURT 71

— Pourtant ! vous n'allez pas le laisser mourir de faim?...

(Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas, se mourait. Quand on lui demandait, plus tard, comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement, avec une moue :

— Bien maigres !)

Une bonne façon d'échapper à la censure de ma mère, c'était de commander à l'hôtel Béchard quelque tendre aloyau aux olives, ou, chez Fabregas le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles, une floconneuse brandade, ou le traditionnel croûtilon au lard. Ma mère guerroyait aussi, au nom des principes d'hygiène, contre les goûts de ma grand'mère ; en particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond.

— Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras !

— Eh ! faisait ma grand'mère, qui se moquait bien de l'hygiène — la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même.

Et d'un œil résigné la pauvre vieille

72 SI LE GRAIN NE MEURT

voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait.

De chez Fabregas arrivaient également des entremets, méritoires mais peu variés. A vrai dire on en revenait toujours à la *sultane*, dont aucun de nous n'était fou. La *sultane* avait forme de pyramide, que parfois surmontait, pour le faste, un petit ange en je ne sais quoi de blanc qui n'était pas comestible. La pyramide était composée de minuscules choux à la crème, enduits d'un caramel résistant qui les soudait l'un à l'autre et faisait que la cuillère les crevait plutôt que de les séparer. Un nuage de fils de caramel revêtait l'ensemble, l'écartait poétiquement de la gourmandise et poissait tout.

Grand'mère tenait à nous faire sentir que, faute de mieux seulement, elle nous offrait une *sultane*. Elle faisait la grimace. Elle disait :

— Eh ! Fabregas !.. Fabregas ! Il n'est pas varié !

Ou encore :

— Il se néglige.

Que ces repas duraient longtemps, pour moi toujours si impatient de sortir !

J'aimais passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et, par dessus tout, la garrigue. Les premières années, Marie, ma bonne, accompagnait mes promenades. Je l'entraînais sur le « mont Sarbonnet », un petit mamelon calcaire, au sortir de la ville, où il était si amusant de trouver, sur les grandes euphorbes au suc blanc, de ces chenilles de sphinx qui ont l'air d'un turban défait et qui portent une espèce de corne sur le derrière ; ou, sur les fenouils à l'ombre des pins, ces autres chenilles, celles du *machaon* ou du *flambé* qui, dès qu'on les asticotait, faisaient surgir, au dessus de leur nuque, une sorte de trompe fourchue très odorante et de couleur inattendue. En continuant la route qui contourne le Sarbonnet, on gagnait les prés verdoyants que baigne la Fontaine d'Eure. Les plus mouillés d'entre eux s'émaillaient au printemps de ces gracieux narcisses blancs dits « du poète », qu'on appelle là-bas des *courbadonnes*. Aucun Uzétien ne songeait à les cueillir, ni ne se serait dérangé pour les voir ; de sorte que, dans ces prés toujours solitaires il y en avait une extraordinaire profusion ;

74 SI LE GRAIN NE MEURT

l'air en était embaumé loin à la ronde ; certains penchaient leur face au dessus de l'eau, comme dans la fable que l'on m'avait apprise, et je ne voulais pas les cueillir ; d'autres disparaissaient à demi dans l'herbe épaisse ; mais le plus souvent, haut dressé sur sa tige, parmi le sombre gazon, chacun brillait comme une étoile. Marie, en bonne Suisse, aimait les fleurs ; nous en rapportions des brassées.

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à Nîmes par l'aqueduc fameux du Pont du Gard. La vallée où elle coule, à demi-cachée par des aulnes, en approchant d'Uzès, s'étrécit. O petite ville d'Uzès ! Tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir ! Sise au bord d'une roche dont le dévalement brusque est occupé en partie par les ombreux jardins du duché ; leurs grands arbres, tout en bas, abritent dans le lacis de leurs racines les écrevisses de la rivière. Des terrasses de la Promenade ou du Jardin public, le regard, à travers les hauts micocouliers du duché, rejoint, de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée,

SI LE GRAIN NE MEURT 75

creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles et des escarpements pareils à ceux des falaises marines ; puis au dessus, la garrigue rauque, toute dévastée de soleil.

Marie, qui se plaignait sans cesse de ses cors, montrait peu d'enthousiasme pour les sentiers raboteux de la garrigue ; mais bientôt enfin ma mère me laissa sortir seul et je pus escalader tout mon soûl.

On traversait la rivière à la *Fon di biau* (je ne sais si j'écris correctement ce qui veut dire, dans la langue de Mistral : fontaine aux bœufs) après avoir suivi quelque temps le bord de la roche, lisse et tout usée par les pas, puis descendu les degrés taillés dans la roche. Qu'il était beau de voir les lavandières y poser lentement leurs pieds nus, le soir, lorsqu'elles remontaient du travail, toutes droites, et la démarche comme anoblie par cette charge de linge blanc qu'elles portaient, à la manière antique, sur la tête. Et comme la « Fontaine d'Eure » était le nom de la rivière, je ne suis pas certain que, de même, ces mots « fon di biau » désignassent précisément une fontaine : je revois un moulin, une métairie qu'ombrageaient d'im-

76 SI LE GRAIN NE MEURT

menses platanes ; entre l'eau libre et l'eau qui travaillait au moulin, une sorte d'flot où s'ébattait la basse-cour. A l'extrême pointe de cet flot, je venais rêver ou lire, juché sur le tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la rivière, et plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs.

Mais le plus souvent, brûlant la Fon di biau, je gagnais en courant la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride qui, si longtemps, me fit préférer à l'oasis le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglante réverbération du soleil sur la roche nue, sont enivrants comme le vin. Et combien m'amusait l'escalade des roches ; la chasse aux mantres religieuses qu'on appelle là-bas des « prega-Diou », et dont les paquets d'œufs, conglutinés et pendus à quelque brindille, m'intriguaient si fort ; la découverte, sous les cailloux que je soulevais, des hideux scorpions, mille-pattes et scolopendres !

Les jours de pluie, confiné dans l'appartement, je faisais la chasse aux moustiques, ou démontais complètement les pendules de grand'mère, qui toutes s'étaient détraquées depuis notre dernier séjour ; rien ne m'absorbait plus que ce minutieux travail, et combien j'étais fier, après que je les avais remises en mouvement, d'entendre grand'mère s'écrier, en revoyant l'heure :

— Eh ! dites-moi, Juliette ! ce petit...

Mais le meilleur du temps de pluie, je le passais dans le grenier dont Rose me prêtait la clef. (C'est là que plus tard je lus *Stello*.) De la fenêtre du grenier on dominait les toits voisins ; près de la fenêtre, dans une grande cage en bois recouverte d'un sac, grand'mère engraisait des poulets pour la table. Les poulets ne m'intéressaient pas beaucoup, mais, dès qu'on restait un peu tranquille, on voyait paraître, entre l'encombrement de malles, d'objets sans noms et hors d'usage, d'un tas de poussiéreux débris, ou derrière la provision de bois et de sarments, les frimousses des petits chats de Rose, encore trop jeunes pour préférer, comme leur mère, au capharnaüm du grenier natal, la tiède quiétude de la cuisine,

les caresses de Rose, l'âtre et le fumet du rôti tournant devant le feu de sarments.

Tant qu'on n'avait pas vu ma grand'mère on pouvait douter s'il y avait rien au monde de plus vieux que Rose ; c'était merveille qu'elle pût faire encore quelque service ; mais grand'mère en demandait si peu ! et, quand nous étions là, Marie aidait au ménage. Puis Rose enfin prit sa retraite, et avant que ma grand'mère se résignât à aller vivre à Montpellier chez mon oncle Charles, on vit se succéder chez elle les plus déconcertants spécimens ancillaires. L'une grugeait ; l'autre buvait ; la troisième était débauchée. Je me souviens de la dernière : une salutiste, dont, ma foi, l'on commençait d'être satisfait, lorsque ma grand'mère, certaine nuit d'insomnie, s'avisa d'aller chercher, dans le salon, le bas qu'elle achevait éternellement de tricoter. Elle était en jupon de dessous et en chemise ; sans doute flairait-elle quelque chose d'anormal ; elle entr'ouvrait avec précaution la porte du salon, le découvrait plein de lumières... Deux fois par semaine, la salutiste « recevait » ; c'était dans l'appartement de grand'mère d'édifiantes réunions, assez courues car,

SI LE GRAIN NE MEURT 79

après le chant des cantiques, la salutiste offrait le thé. On imagine, au milieu de l'assemblée, l'entrée de ma grand'mère dans son accoutrement nocturne !.. C'est peu de temps après, qu'elle quitta définitivement Uzès.

Avant de quitter Uzès avec elle, je veux parler de la porte de la resserre, au fond de la salle à manger. Il y avait, dans cette porte très épaisse, ce qu'on appelle un nœud de bois, ou plus exactement, je crois, l'amorce d'une petite branche qui s'était trouvée prise dans l'aubier. Le bout de branche était parti et cela faisait, dans l'épaisseur de la porte, un trou rond de la largeur du petit doigt, qui s'enfonçait obliquement de haut en bas. Au fond du trou, on distinguait quelque chose de rond, de gris, de lisse, qui m'intriguait fort :

— Vous voulez savoir ce que c'est? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert, car j'étais tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou, pour prendre contact avec l'objet. — C'est une bille, que votre papa a glissée là quand il avait votre âge, et que, depuis, on n'a jamais pu retirer.

Cette explication satisfait ma curiosité, mais tout en m'excitant davantage. Sans cesse je revenais à la bille ; en enfonçant mon petit doigt, je l'atteignais tout juste, mais tout effort pour l'attirer au dehors la faisait rouler sur elle-même, et mon ongle glissait sur sa surface lisse avec un petit grincement exaspérant...

L'année suivante, aussitôt de retour à Uzès, j'y revins. Malgré les moqueries de maman et de Marie, j'avais tout exprès laissé croître démesurément l'ongle de mon petit doigt, que d'emblée je pus insinuer sous la bille ; une brusque secousse, et la bille jaillit dans ma main.

Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de chanter victoire ; mais, escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je l'imaginai si mince que cela m'arrêta. Je restai quelques instants devant la porte, contemplant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud, pour avoir voulu faire le malin... En rougissant, je fis

SI LE GRAIN NE MEURT 81

retomber la bille dans le trou (elle y est probablement encore) et allai me couper les ongles, sans parler de mon exploit à personne.

Il y a quelque dix ans, passant en Suisse, j'allai revoir ma pauvre vieille Marie dans son petit village de Lotzwyl où elle ne se décide pas à mourir. Elle m'a reparlé d'Uzès et de ma grand'mère, ravivant mes souvenirs ternis :

— A chaque œuf que vous mangiez, racontait-elle, votre bonne-maman ne manquait pas de s'écrier, qu'il fût au plat ou à la coque : — Eh ! laisse le blanc, petiton : il n'y a que le jaune qui compte ! — Et Marie, en bonne Suissesse, ajoutait : — Comme si le bon Dieu n'avait pas fait le blanc aussi pour être mangé !

Je ne compose pas ; je transcris mes souvenirs tout comme ils viennent et passe de ma grand'mère à Marie.]

Je me souviens avec précision du jour où brusquement je m'avisai que Marie pouvait être jolie : c'était un jour d'été, à la Roque ; (comme il y a longtemps de cela !) nous étions sortis, elle et moi, pour cueillir des

fleurs, dans la prairie qui s'étend par devant le jardin ; je marchais devant elle et venais de traverser le ruisseau ; alors je me retournai : Marie était encore sur le petit pont fait d'un tronc d'arbre, dans l'ombre du frêne qui abrite à cet endroit le ruisseau ; encore quelques pas, et soudain elle fut toute enveloppée de soleil ; elle tenait à la main un bouquet de reines-des-prés ; son visage, abrité par un chapeau de paille à larges bords, ne semblait tout entier qu'un sourire ; je m'écriai :

— Pourquoi ris-tu ?

Elle répondit :

— Pour rien. Il fait beau. — Et la vallée aussitôt s'emplit visiblement d'amour et de bonheur.

Dans ma famille on a toujours tenu très serré les domestiques. Ma mère, qui se croyait volontiers une responsabilité morale sur ceux à qui elle s'intéressait, n'aurait souffert aucune intrigue qu'un hymen ne vint consacrer. C'est sans doute pourquoi je n'ai jamais connu à Marie d'autre passion que celle que je surpris pour Delphine, notre cuisinière, et que ma mère, certes, n'eût jamais osé soupçonner. Il va sans dire que

SI LE GRAIN NE MEURT 83

moi-même je ne m'en rendis point nettement compte au moment même, et que je ne m'expliquai que longtemps ensuite les transports de certaine nuit ; mais pourtant je ne sais quel obscur instinct me retint d'en parler à ma mère :

Rue de Tournon, ma chambre, je l'ai dit, donnait sur la cour, à l'écart ; elle était assez vaste, et, comme toutes les pièces de l'appartement, fort haute ; de sorte que, dans cette hauteur trouvaient place, à côté de ma chambre, au bout d'un couloir qui reliait ma chambre à l'appartement, une sorte d'office qui servait de salle de bains, où je fis plus tard mes expériences de chimie ; et par dessus l'office, la chambre de Marie. On accédait à cette chambre par un petit escalier intérieur qui partait de ma chambre même et s'élevait, derrière une cloison, contre mon lit. L'office et la chambre de Marie avaient d'autre part une sortie sur un escalier de service. Rien de plus difficile ni de plus ennuyeux qu'une description de lieux ; mais celle-ci sans doute était nécessaire pour expliquer ce qui suit... Mais il faut d'abord que je dise que notre cuisinière, qui avait nom Delphine, venait

de se fiancer au cocher de nos voisins de campagne. Elle allait quitter notre maison pour toujours. Or, la veille de son départ je fus réveillé, au cœur de la nuit, par les bruits les plus étranges. J'allais appeler Marie, lorsque je m'avisai que les bruits partaient précisément de sa chambre ; du reste ils étaient bien plus bizarres et mystérieux qu'effrayants. On eût dit une sorte de lamentation à deux voix, que je peux comparer aujourd'hui à celle des pleureuses arabes, mais qui, dans ce temps, ne me parut pareille à rien ; une mélodie pathétique, coupée spasmodiquement de sanglots, de gloussements, d'élan, que longtemps j'écoutai, à demi dressé dans le noir. Je sentais inexplicablement que quelque chose s'exprimait là, de plus puissant que la décence, que le sommeil et que la nuit ; mais il y a tant de choses qu'à cet âge on ne s'explique pas, que, ma foi ! je me rendormis, passant outre ; et le lendemain, je rattachai tant bien que mal cet excès au manque de tenue des domestiques en général, dont je venais d'avoir un exemple à la mort de mon oncle Guillaume Démarest :

SI LE GRAIN NE MEURT 85

Ernestine, la bonne des Démarest, — tandis que la famille en deuil, dans le salon, retenait ses pleurs auprès de ma tante, qui, muette, immobile paraissait toute diminuée, — Ernestine, dans la pièce voisine, poussait de grands sanglots dans un fauteuil, criait par intervalles respiratoires : — Ah ! mon bon maître ! Ah ! maître aimé ! Ah ! maître vénéré ! — se secouait, se trémoussait, faisait tant, qu'il me parut d'abord que tout le chagrin de ma tante pesait sur elle et que ma tante s'en était déchargée sur Ernestine, comme on donne une valise à porter.

Je ne pouvais comprendre à cet âge (j'avais dix ans) que les lamentations d'Ernestine s'adressaient à la galerie, tandis que Marie n'élevait les siennes que parce qu'elle ne les croyait pas entendues. Mais j'étais alors on ne peut moins sceptique, et, de plus, parfaitement ignorant, incurieux même, des œuvres de la chair.

Au musée du Luxembourg, il est vrai, où Marie me menait parfois — et où j'imagine que mes parents m'avaient conduit d'abord, désireux d'éveiller en moi le goût des couleurs et des lignes — j'étais attiré beaucoup

86 SI LE GRAIN NE MEURT

moins par les tableaux anecdotiques, malgré le zèle que dépensait Marie à me les expliquer (ou peut-être à cause de cela même) que par l'image des nudités, au grand scandale de Marie, et qui s'en ouvrit à ma mère ; et plus encore par les statues. Devant le *Mercur*e d'Idrac (si je ne fais erreur), je tombais dans des stupeurs admiratives dont Marie ne m'arrachait qu'à grand peine. Mais ni ces images n'invitaient au plaisir, ni le plaisir n'évoquait ces images. Entre ceci et cela, nul lien. Les thèmes d'excitation sexuelle étaient tout autres: le plus souvent une profusion de couleurs ou de sons extraordinairement aigus et suaves; parfois aussi l'idée de l'urgence de quelque acte important, que je devrais faire, sur lequel on compte, qu'on attend de moi, que je ne fais pas, qu'au lieu d'accomplir, j'imagine ; et c'était aussi, toute voisine, l'idée de saccage, sous forme d'un jouet aimé que je détériorais : au demeurant nul désir réel, nulle recherche de contact. N'y entend rien, qui s'en étonne : sans exemple et sans but, que deviendra la volupté? au petit bonheur, elle commande au rêve des dépenses de vie excessives, des

luxes niais, des prodigalités saugrenues... Mais pour dire à quel point l'instinct d'un enfant peut errer, je veux indiquer plus précisément deux de mes thèmes de jouissance : l'un m'avait été fourni bien innocemment par George Sand, dans ce conte charmant de *Gribouille*, qui se jette à l'eau, un jour qu'il pleut beaucoup, non point pour se garer de la pluie, ainsi que ses vilains frères ont tenté de le faire croire, mais pour se garer de ses frères qui se moquaient. Dans la rivière, il s'efforce et nage quelque temps, puis s'abandonne ; et dès qu'il s'abandonne, il flotte ; il se sent alors devenir tout petit, léger, bizarre, végétal ; il lui pousse des feuilles par tout le corps ; et bientôt l'eau de la rivière peut coucher sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu. — Absurde ! — Mais c'est bien là précisément pourquoi je le raconte ; c'est la vérité que je dis, non point ce qui me fasse honneur. Et sans doute la grand'mère de Nohant ne pensait guère écrire là quelque chose de débauchant ; mais je témoigne que nulle page d'Aphrodite ne put troubler nul écolier autant que cette métamorphose

88 SI LE GRAIN NE MEURT

de Gribouille en végétal ne fit le petit ignorant que j'étais.

Il y avait aussi, dans une stupide piécette de Madame de Ségur : *Les dîners de Mademoiselle Justine*, un passage où les domestiques profitent de l'absence des maîtres pour faire bombance ; ils fouillent dans tous les placards ; ils se gobergent ; puis voici, tandis que Justine se penche et qu'elle enlève une pile d'assiettes du placard, en catimini le cocher vient lui pincer la taille ; Justine, chatouilleuse, lâche la pile ; pata-tras ! toute la vaisselle se brise. Le dégât me faisait pâmer.

En ce temps venait travailler chez ma mère une petite couturière, que je retrouvais également chez ma tante Démarest. Elle avait nom Constance. C'était un petit avorton au teint allumé, à l'œil fripon, à la démarche claudicante, très adroite de ses mains, de langage réservé devant ma mère, mais fort libre dès que ma mère avait le dos tourné. Par commodité, c'est dans ma chambre qu'on l'installait, où Constance trouvait la plus abondante lumière ; elle restait là des demi-journées, et je restais

SI LE GRAIN NE MEURT 89

des heures près d'elle. Comment ma mère, si scrupuleuse, si attentive, et dont l'inquiète sollicitude me devait même bientôt excéder, comment sa vigilance ici s'endormait-elle ?

Les propos de Constance, s'ils étaient peu décents, j'étais du reste trop niais pour les entendre, et je ne m'étonnais même pas de ce qui faisait parfois Marie pouffer dans son mouchoir. Mais Constance parlait beaucoup moins qu'elle ne chantait ; elle avait une voix agréable et singulièrement ample pour son petit corps ; elle en était d'autant plus vaine qu'elle n'avait raison de l'être que de cela. Elle chantait tout le long du jour ; elle disait qu'elle ne pouvait bien coudre qu'en chantant ; elle n'arrêtait pas de chanter. Quelles chansons, Seigneur ! Constance aurait pu protester qu'elles n'avaient rien d'immoral. Non, ce qui me souillait le cerveau, c'est leur bêtise. Que n'ai-je pu les oublier ! Hélas ! tandis qu'échappent à ma mémoire les trésors les plus gracieux, ces rengaines misérables, je les entends aussi net que le premier jour. Quoi ! tandis que Rousseau sur le tard s'attendrit encore au souvenir des aimables

90 SI LE GRAIN NE MEURT

refrains par quoi sa tante Gancera avait bercé son enfance, devrai-je jusqu'à ma fin entendre la voix grasseyante de Constance me chanter sur un air de valse :

*Maman — dis-moi,
Connaissons-nous c'jeune homme,
Qu'a l'air — si doux,
Qu'a l'air d'une boul' de gomme?*

— Voici bien du bruit pour un inoffensif fredon !

— Parbleu ! ce n'est pas à la chanson que j'en ai ; c'est à l'amusement que j'y pris ; où je vois déjà s'éveiller un goût honteux pour l'indécence, la bêtise et la pire vulgarité.

Je ne me charge point. Je suis prêt à dire bientôt quels éléments en moi, inaperçus encore, devaient rallier la vertu. Cependant mon esprit désespérément restait clos. En vain cherché-je dans ce passé quelque lueur qui pût permettre d'espérer quoi que ce fût de l'enfant obtus que j'étais. Autour de moi, en moi, que ténèbres. J'ai déjà raconté ma maladresse à reconnaître la sollicitude d'Anna. Un autre souvenir de

la même époque peindra mieux encore l'état larvaire où je traînais.

Mes parents m'avaient donc fait entrer à l'École Alsacienne. J'avais huit ans. Je n'étais pas entré dans la dixième classe, celle des plus petits bambins, à qui Monsieur Grisier inculquait les rudiments ; mais aussitôt dans la suivante, celle de Monsieur Vedel, un brave méridional tout rond, avec une mèche de cheveux noirs qui se cabrait en avant du front et dont le subit romantisme jurait étrangement avec l'anodine placidité du reste de sa personne. Quelques semaines ou quelques jours avant ce que je vais raconter, mon père m'avait accompagné pour me présenter au directeur. Comme les classes avaient déjà repris et que j'étais retardataire, les élèves, dans la cour, rangés pour nous laisser passer, chuchotaient : « Oh ! un nouveau ! un nouveau ! » et, très ému, je me pressais contre mon père. Puis j'avais pris place auprès des autres, de ces autres que je devais bientôt perdre de vue pour les raisons que j'aurai à dire ensuite. — Or ce jour-là, Monsieur Vedel enseignait aux élèves qu'il y a parfois dans les langues

92 SI LE GRAIN NE MEURT

plusieurs mots qui, indifféremment, peuvent désigner un même objet, et qu'on les nomme alors des synonymes. C'est ainsi, donnait-il en exemple, que le mot « coudrier » et le mot « noisetier » désignent à la fois le même arbuste. Et faisant alterner suivant l'usage, et pour animer la leçon, l'interrogation et l'enseignement, Monsieur Vedel pria l'élève Gide de répéter ce qu'il venait de dire...

Je ne répondis pas. Je ne savais pas répondre. Mais Monsieur Vedel était bon : il répéta sa définition avec la patience des vrais maîtres, proposa de nouveau le même exemple ; mais quand il me demanda de nouveau de redire après lui le mot synonyme de « coudrier », de nouveau je demeurai coi. Alors il se fâcha quelque peu, pour la forme, et me pria d'aller dans la cour répéter vingt fois de suite que « coudrier » est synonyme de « noisetier », puis de revenir le lui dire.

Ma stupidité avait mis en joie toute la classe. Si j'avais voulu me tailler un succès, il m'eût été facile, au retour de ma pénitence, lorsque Monsieur Vedel, m'ayant rappelé, me demanda pour la troisième fois

SI LE GRAIN NE MEURT 93

le synonyme de « coudrier », de répondre « chou-fleur » ou « citrouille ». Mais non, je ne cherchais pas le succès, et il me déplaisait de prêter à rire ; simplement j'étais stupide. Peut-être bien aussi que je m'étais mis dans la tête de ne pas céder ? — Non, pas même cela : en vérité, je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de moi.

Les pensums n'étant pas de règle à l'école, M. Vedel dut se contenter de m'infliger un « zéro de conduite ». La sanction, pour rester morale, n'en était pas moins rigoureuse. Mais cela ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais mon zéro de « tenue, conduite », ou d' « ordre, propreté » ; parfois les deux. C'était couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le répète : je dormais encore ; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né.

C'est peu de temps ensuite, que je fus renvoyé de l'Ecole, pour des motifs tout différents que je vais tâcher d'oser dire.

III

Il était bien spécifié que mon renvoi de l'Ecole n'était que provisoire. Monsieur Brunig, le directeur des basses classes, me donnait trois mois pour me guérir de ces « mauvaises habitudes, » que Monsieur Vedel avait surprises d'autant plus facilement que je ne prenais pas grand soin de m'en cacher, n'ayant pas bien compris qu'elles fussent à ce point répréhensibles ; car je vivais toujours (si l'on peut appeler cela : vivre) dans l'état de demi-sommeil et d'imbécillité que j'ai peint.

Mes parents avaient donné la veille un dîner ; j'avais bourré mes poches des friandises du dessert ; et, ce matin-là, sur mon banc, tandis que s'évertuait Monsieur Vedel, je faisais alterner le plaisir avec les pralines.

Tout à coup je m'entendis interpeller :

— Gide ! Il me semble que vous êtes bien rouge ? Venez donc me dire deux mots.

Le sang me monta au visage plus encore, tandis que je gravissais les quatre marches de la chaire, et que mes camarades ricanaient.

Je ne cherchai pas à nier. A la première question que Monsieur Vedel me posa, à voix basse, penché vers moi, je fis de la tête un signe d'acquiescement ; puis regagnai mon banc plus mort que vif. Pourtant il ne me venait pas à l'idée que cet interrogatoire pourrait avoir des suites ; Monsieur Vedel, avant de poser sa question, ne m'avait-il pas promis de n'en rien dire ?

N'empêche que, le soir même, mon père recevait une lettre du sous-directeur, l'invitant à ne m'envoyer plus à l'Ecole avant trois mois.

La tenue morale, les bonnes mœurs, étaient la spécialité de l'Ecole Alsacienne, la renommée de la maison. La décision prise ici par M. Brunig n'avait donc rien de surprenant. Ma mère m'a dit plus tard que mon père avait pourtant été outré par cette lettre et par la brusquerie de cette exécution. Il me cacha naturellement sa colère, mais me découvrit son chagrin. Il eut avec ma mère de graves délibérations, à la suite

desquelles on décida de me mener au médecin.

Le médecin de mes parents, dans ce temps, n'était autre que le docteur Brouardel, qui bientôt devait acquérir une grande autorité comme médecin légiste. Je pense que ma mère n'attendait de cette consultation, en plus de quelques conseils peut-être, qu'un effet tout moral. Après qu'elle eut causé quelques instants seule avec Brouardel, celui-ci me fit entrer dans son cabinet, tandis qu'en sortait ma mère :

— Je sais ce dont il s'agit, dit-il en grossissant la voix, et n'ai besoin, mon petit, ni de t'examiner ni de t'interroger aujourd'hui. Mais si ta mère, d'ici quelque temps, voyait qu'il est nécessaire de te ramener, c'est-à-dire si tu ne n'étais pas corrigé, eh bien (et ici sa voix se faisait terrible) voici les instruments auxquels il nous faudrait recourir, ceux avec lesquels on opère les petits garçons dans ton cas ! — Et sans me quitter des yeux, qu'il roulait sous ses sourcils froncés, il indiquait, à bout de bras, derrière son fauteuil, une panoplie de fers de lances touaregs.

L'invention était trop apparente pour que

98 SI LE GRAIN NE MEURT

je pris cette menace au sérieux. Mais le souci que je voyais qu'avait ma mère, mais ses objurgations, mais le chagrin silencieux de mon père, pénétrèrent enfin ma torpeur, qu'avait assez fort secouée déjà l'annonce de mon renvoi de l'Ecole. Ma mère exigea de moi des promesses ; Anna et elle s'ingénierent à me distraire. La grande exposition universelle était sur le point de s'ouvrir ; nous allions, auprès des palissades, admirer les préparatifs...

Trois mois plus tard, je reparus sur les bancs de l'Ecole : j'étais guéri ; du moins à peu près autant qu'on peut l'être. Mais, peu de temps après, j'attrapai la rougeole, qui me laissa passablement affaibli ; mes parents, prenant alors le parti de me faire redoubler, l'an suivant, une classe où j'avais si peu profité, m'emmenèrent à La Roque sans attendre le commencement des vacances.

Lorsque en 1900 je fus amené à vendre La Roque, je renfonçai tous mes regrets, par crânerie, confiance en l'avenir, que j'étais d'une inutile haine du passé, où se mêlait passablement de théorie ; on dirait au-

SI LE GRAIN NE MEURT 99

jourd'hui : par futurisme. A dire vrai, mes regrets furent sur le moment beaucoup moins vifs qu'ils ne devinrent par la suite. Ce n'est point tant que le souvenir de ces lieux s'embellisse : j'eus l'occasion de les revoir et de pouvoir apprécier mieux, ayant voyagé davantage, le charme enveloppant de cette petite vallée dont, à l'âge où me gonflaient trop de désirs, je sentais surtout l'étroitesse

Et le ciel trop petit sur les arbres trop grands

— ainsi que dira Jammes dans une des élégies qu'il y composa.

C'est cette vallée que j'ai peinte et c'est notre maison, dans *l'Immoraliste*. Le pays ne m'a pas seulement prêté son décor ; à travers tout le livre j'ai poursuivi profondément sa ressemblance ; mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant.

La propriété fut achetée par mes grands parents. Une plaque de marbre noir, sur la poterne porte cette inscription :

CONDIDIT A 1577 NOB. DOM. FRANCISCUS
LABBEY DO ROQUÆ.
MAGNAM PARTEM DESTRUXIT A 1792

100 SI LE GRAIN NE MEURT

SCELESTE TUMULTUANTIAM TURBA
REFECIT A 1803 CONDITORIS AT NEPOS
NOBILIS DOMINUS PETRUS ELIAS MARIA
LABBEY DO ROQUÆ, MILES

J'ai transcrit tel quel, et donne ce latin pour ce qu'il vaut.

Quoi qu'il en fût, il sautait aux yeux que le corps de logis principal était de construction bien plus récente, sans autre attrait que le manteau de glycine qui le vêlait. Le bâtiment de la cuisine, par contre, et la poterne, de proportions menues mais exquis, présentaient une agréable alternance de briques et de chaînes de pierre, selon le style de ce temps. Des douves entouraient l'ensemble, suffisamment larges et profondes, qu'alimentait et avivait l'eau détournée de la rivière ; un ruisselet fleuri de myosotis amenait celle-ci et la déversait en cascade. Comme sa chambre en était voisine, Anna l'appelait « *ma* cascade » ; toute chose appartient à qui sait en jouir.

Au chant de la cascade se mêlaient les chuchotis de la rivière, et le murmure continu d'une petite source captée qui jaillissait hors de l'île, en face de la poterne ;

on y allait cueillir pour les repas une eau qui paraissait glacée et, l'été, couvrait de sueur les carafes.

Un peuple d'hirondelles sans cesse tournoyait autour de la maison ; leurs nids d'argile s'abritaient sous le rebord des toits, dans l'embrasure des fenêtres, d'où l'on pouvait surveiller les couvées. Quand je pense à La Roque, c'est d'abord leurs cris que j'entends ; on eût dit que l'azur se déchirait à leur passage. J'ai souvent revu ailleurs des hirondelles ; mais jamais nulle part ailleurs je ne les ai entendu crier comme ici ; je crois qu'elles criaient ainsi en repassant à chaque tour devant leurs nids. Parfois elles volaient si haut que l'œil s'éblouissait à les suivre, car c'était dans les plus beaux jours ; et quand le temps changeait, leur vol s'abaissait barométriquement. Anna m'expliquait que, suivant la pesanteur de l'air, volent plus ou moins haut les menus insectes que leur course poursuit. Il arrivait qu'elles passassent si près de l'eau qu'un coup d'aile hardi parfois en tranchait la surface :

— Il va faire de l'orage, disaient alors ma mère et Anna.

102 SI LE GRAIN NE MEURT

Et soudain le bruit de la pluie s'ajoutait à ces bruits mouillés du ruisseau, de la source, de la cascade ; elle faisait sur l'eau de la douve un clapotis argentin. Accoudé à l'une des fenêtres qui s'ouvraient au dessus de l'eau, je contemplais interminablement les petits cercles par milliers se former, s'élargir, s'intersectionner, se détruire, avec parfois une grosse bulle éclatante au milieu.

Lorsque mes grands parents entrèrent dans la propriété, on y accédait à travers prés, bois et cours de fermes. Mon grand père et Monsieur Ch... son voisin firent tracer la route qui, s'amorçant à La Boissière sur celle de Caen à Lisieux, vint desservir Blancmesnil d'abord où le ministre d'Etat s'était retiré, puis La Roque. Et quand la route eut relié La Roque au reste du monde et que ma famille eut commencé d'y habiter, mon grand père fit remplacer par un pont de briques le petit pont levis du château, coûteux à entretenir, et que du reste on ne relevait plus.

Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut du reste s'échapper quand il

SI LE GRAIN NE MEURT 103

veut? Un mur de briques, en manière de parapet l'encerclait, reliant exactement l'un à l'autre chacun des corps de bâtiments; à l'intérieur épaissement tapissé de lierre, il était assez large pour qu'on le pût arpenter sans imprudence; mais, pour pêcher à la ligne, on était alors trop en vue des poissons, et mieux valait se pencher simplement par dessus; la surface extérieure et plongeante s'ornait de-ci de-là de plantes pariétales, valérianes, fraisiers, saxifrages, parfois même un petit buisson, que maman regardait d'un mauvais œil parce qu'il dégradait la muraille, mais qu'Anna obtenait qu'elle ne fût pas enlever, parce qu'une mésange y nichait.

Une cour devant la maison, entre la poterne et le bâtiment de la cuisine, laissait le regard, par dessus le parapet de la doûve et par delà le jardin, s'enfoncer infiniment dans la vallée; on l'eût dite étroite si les collines qui l'enclosaient eussent été plus hautes. Sur la droite, à flanc de coteau, une route menait à Cambremer et à Léaupartie, puis à la mer; une de ces haies continues, qui dans ce pays bordent les prés, dérobaient presque constamment cette

104 SI LE GRAIN NE MEURT

route à la vue et faisait, réciproquement, que, de la route, La Roque n'était visible que par soudaines échappées, aux barrières par exemple, qui, rompant la continuité de la haie, donnaient accès dans les près dont le mol dévalement rejoignait la rivière. Epars, quelques beaux bouquets d'arbres offrant leur ombre au tranquille bétail, ou quelques arbres isolés, au bord de la route ou de la rivière, donnaient à la vallée entière l'aspect aimable et tempéré d'un parc.

L'espace, à l'intérieur de l'île, que j'appelle cour, faute d'un autre nom, était semé de gravier, que maintenaient à distance quelques corbeilles de géraniums, de fuchsias et de rosiers nains, devant les fenêtres du salon et de la salle à manger. Par derrière, une petite pelouse triangulaire d'où s'élevait un immense acacia sophora qui dominait de beaucoup la maison. C'est au pied de cet unique arbre de l'île que nous nous réunissions d'ordinaire durant les beaux jours de l'été.

La vue ne s'étendait qu'en aval, c'est-à-dire : que par devant la maison ; là seulement s'ouvrait la vallée, au confluent de

SI LE GRAIN NE MEURT 105

deux ruisseaux, l'un qui venait, à travers bois, de Blancmesnil, l'autre, à travers prés, du hameau de La Roque à deux kilomètres de là. De l'autre côté de la douve, dans la direction de Blancmesnil, s'élevait en pente assez rapide le pré qu'on appelait « le Rouleux », que ma mère, quelques années après la mort de mon père, réunit au jardin ; qu'elle sema de quelques massifs d'arbres, et à travers lequel, après longue étude, elle traça deux allées qui s'élevaient, en serpentant selon des courbes savantes, jusqu'à la petite barrière par où l'on entrait dans le bois. On plongeait aussitôt dans un tel mystère que, d'abord, le cœur en la franchissant me battait un peu. Ces bois dominaient la colline, se prolongeaient sur une assez grande étendue, et ceux de Blancmesnil y faisaient suite. Il n'y avait, du temps de mon père, que peu de sentiers tracés, et d'être si difficilement pénétrables, ces bois me paraissaient plus vastes. Je fus bien désolé le jour où maman, tout en me permettant de m'y aventurer, me montra sur une carte du cadastre leur limite, et qu'au delà, les prés et les champs recommençaient. Je ne sais plus trop ce que

106 SI LE GRAIN NE MEURT

j'imaginai au delà des bois ; et peut-être que je n'imaginai rien ; mais si j'avais imaginé quelque chose, j'aurais voulu pouvoir l'imaginer différent. De connaître leur dimension, leur limite, diminua pour moi leur attrait ; car je me sentais à cet âge moins de goût pour la contemplation que pour l'aventure, et prétendais trouver partout de l'inconnu.

Pourtant ma principale occupation, à La Roque, ce n'était pas l'exploration, c'était la pêche. O sport injustement décrié ! ceux-là seuls te dédaignent qui t'ignorent, ou que les maladroits. C'est pour avoir pris tant de goût à la pêche, que la chasse eut pour moi plus tard si peu d'attrait, qui ne demande, dans nos pays du moins, guère d'autre adresse sans doute que celle qui consiste à bien viser. Tandis que pour pêcher la truite, que d'habileté, que de ruse ! Théodomir, le neveu de notre vieux garde Bocage, m'avait appris dès mon plus jeune âge à monter une ligne et à appâter l'hameçon comme il faut ; car si la truite est le plus vorace, c'est aussi le plus méfiant des poissons. Naturellement je pêchais sans flotteur et sans plomb, plein de mépris

SI LE GRAIN NE MEURT 107

pour ces aide-niais, qui ne servent que d'épouvantails. Par contre j'usais de « crins de Florence », qui sont glandes de vers-à-soie tréfilées ; légèrement bleutés, ils ont cet avantage d'être à peu près invisibles dans l'eau ; avec cela d'une résistance remarquable, à l'épreuve des truites de la douve, aussi lourdes que des saumons. Je pêchais plus volontiers dans la rivière où les truites étaient de chair plus délicate, et surtout plus farouches, c'est-à-dire : plus amusantes à attraper. Ma mère se désolait de me voir tant de goût pour un amusement qui me faisait prendre, à son avis, trop peu d'exercice. Alors je protestais contre la réputation qu'on faisait à la pêche d'être un sport d'empoté, pour lequel l'immobilité complète était de règle : cela pouvait être vrai dans les grandes rivières, ou dans les eaux dormantes et pour des poissons somnolents ; mais la truite, dans les très petits ruisseaux où je pêchais, il importait de la surprendre précisément à l'endroit qu'elle hantait et dont elle ne s'écartait guère ; dès qu'elle apercevait l'appât, elle se lançait dessus goulûment ; et si elle ne le faisait point aussitôt, c'est

108 SI LE GRAIN NE MEURT

qu'elle avait distingué quelque chose de plus que la sauterelle : un bout de ligne, un bout d'hameçon, un bout de crin, l'ombre du pêcheur, ou avait entendu celui-ci approcher : dès lors, inutile d'attendre, et plus on insistait, plus on compromettait la partie ; mieux valait revenir plus tard, en prenant plus de précautions que d'abord, en se glissant, en rampant, en se subtilisant parmi les herbes, et jetant la sauterelle du plus loin, pour autant que le permettaient les branches des arbres, des coudres et des osiers qui bordaient presque continuellement la rivière, ne cédant la rive qu'aux grands épilobes ou lauriers de Saint-Antoine, et dans lesquels, si par malchance le fil de la ligne ou l'hameçon se prenait, on en avait pour une heure, sans parler de l'effarouchement définitif du poisson.

Il y avait à La Roque un grand nombre de « chambres d'amis » ; mais elles restaient toujours vides, et pour cause : Mon père frayait peu avec la société de Rouen ; ses collègues de Paris avaient leur famille, leurs habitudes... En fait d'hôtes, je ne me souviens que de Monsieur Dorval, qui vint à La Roque, pour la première fois je

SI LE GRAIN NE MEURT 109

crois, cet été qui suivit mon renvoi de l'École. Il y revint encore une ou deux fois après la mort de mon père ; et je doute si ma mère n'estimait pas faire quelque chose d'assez osé en continuant à le recevoir, une fois veuve, bien qu'à chaque fois pour un temps assez court. Rien n'était plus bourgeois que le milieu de ma famille, et Monsieur Dorval, pour n'être rien moins qu'un bohème, était, tout de même un artiste ; c'est-à-dire qu'il n'était pas « de notre monde » du tout — un musicien, un compositeur, un ami d'autres musiciens plus célèbres, de Gounod par exemple, ou de Stephen Heller, qu'il allait voir à Paris. Car Monsieur Dorval habitait Rouen, où il tenait à Saint-Ouen les grandes orgues que venait de livrer Cavallé-Coll. Très clérical, très religieux, et protégé par le clergé, il comptait des élèves dans les familles les meilleures et les mieux pensantes, la mienne en particulier, où il jouissait d'un grand prestige sinon d'une parfaite considération. Il avait le profil dur et énergique, d'assez beaux traits, d'abondants cheveux noirs très bouclés, une barbe carrée, le regard rêveur ou soudain fou-

110 SI LE GRAIN NE MEURT

gueux, la voix harmonieuse, onctueuse mais sans vraie douceur, le geste caressant mais dominateur. Dans toutes ses paroles, dans toutes ses manières respirait je ne sais quoi d'égoïste et de magistral. Ses mains particulièrement étaient belles, à la fois molles et puissantes. Au piano, une animation quasi céleste le transfigurait ; son jeu semblait plutôt celui d'un organiste que d'un pianiste et manquait parfois de subtilité, mais il était divin dans les andantes, en particulier ceux de Mozart pour qui il professait une prédilection passionnée. Il avait coutume de dire en riant :

— Pour les allegros, je ne dis pas ; mais dans les mouvements lents, je vaux Rubinstein.

Il disait cela d'un ton si bonhomme qu'on ne pouvait y voir vanterie ; et en vérité je ne crois pas que ni Rubinstein, dont je me souviens à merveille, ni qui que ce soit au monde, pût jouer la *fantaisie en ut mineur* de Mozart, par exemple, ou tel *largo* d'un *concerto* de Beethoven, avec une plus tragique noblesse, avec plus de chaleur, de poésie, de puissance et de

SI LE GRAIN NE MEURT 111

gravité. J'eus dans la suite maintes raisons de m'exaspérer contre lui : il reprochait aux fugues de Bach de se prolonger parfois sans surprise ; s'il aimait la bonne musique, il ne détestait pas suffisamment la mauvaise ; il partageait avec son ami Gounod une monstrueuse et obstinée méconnaissance de César Franck, etc. ; mais, en ce temps où je naissais au monde des sons, il en était pour moi le grand-maître, le prophète, le magicien. Chaque soir, après le dîner, il offrait à mon ravissement sonates, opéras, symphonies ; et maman, d'ordinaire intraitable sur les questions d'heure et qui m'envoyait coucher tambour battant, permettait que je prolongeasse outre-temps la veillée.

Je n'ai pas de prétention à la précocité et crois bien que le vif plaisir que je prenais à ces séances musicales il faut le placer principalement et presque uniquement lors des dernières visites de Monsieur Dorval, deux et trois ans après la mort de mon père. Entre temps, et sur ses indications, maman m'avait mené à quantité de concerts, et pour montrer que je profitais, tout le long du jour je chantais ou sifflais des

112 SI LE GRAIN NE MEURT

bribes de symphonies. Alors Monsieur Dorval, commença d'entreprendre mon éducation. Il me faisait mettre au piano, et à chaque morceau qu'il m'enseignait, il inventait une sorte d'affabulation continue, qui le doublât, l'expliquât, l'animât : tout devenait dialogue ou récit. Encore qu'un peu factice, la méthode, avec un jeune enfant, peut je crois n'être pas mauvaise, si toutefois le récit surajouté n'est pas trop niais ou trop inadéquat. Il faut songer que je n'avais guère plus de douze ans.

Après midi, Monsieur Dorval composait ; Anna, dressée à écrire sous la dictée musicale, lui servait parfois de secrétaire ; il avait recours à elle aussi bien pour ménager sa vue, qui commençait à faiblir, que par besoin d'exercer son despotisme, à ce que prétendait ma mère. Anna était à sa dévotion. Elle l'escortait dans ses promenades matinales, portait son pardessus s'il avait trop chaud et tenait ouverte devant lui, pour protéger ses regards du soleil, une ombrelle. Ma mère protestait à ces complaisances ; le sans-gêne de Monsieur Dorval l'indignait ; elle prétendait lui faire payer ce prestige, auquel elle ne pouvait

SI LE GRAIN NE MEURT 113

elle-même se dérober, par une pluie de menues épigrammes dont elle tentait de le larder, mais qu'elle appointait et dirigeait assez mal, de sorte que lui ne faisait que s'en amuser. Longtemps après qu'il était devenu presque aveugle, elle mettait encore en doute, ainsi que beaucoup d'autres, cette nuit envahissante ; ou du moins accusait Monsieur Dorval d'en jouer, et de n'être « pas si aveugle que ça ». Elle le trouvait obséquieux, entrant, retors, intéressé, féroce ; il était un peu tout cela ; mais il était musicien. Parfois, aux repas, son regard, à demi voilé déjà derrière ses lunettes, se perdait ; ses puissantes mains, posées, comme sur un clavier, sur la table, s'agitaient ; et quand on lui parlait, revenant à vous soudain, il répondait :

— Pardon ! J'étais en mi bémol.

Mon cousin Albert Démarest — pour qui je ressentais déjà une sympathie des plus vives, malgré qu'il eût vingt ans de plus que moi — s'était particulièrement lié avec celui qu'il appelait cordialement : le père Dorval. Albert, seul artiste de la famille, aimait passionnément la musique et jouait lui-même fort agréablement du piano ; la

114 SI LE GRAIN NE MEURT

musique était leur seul terrain d'entente ; partout ailleurs ils s'opposaient. A chaque défaut du père Dorval correspondait, dans le caractère d'Albert, un relief. Celui-ci était aussi droit, aussi franc, que l'autre était retors et papelard ; aussi généreux que l'autre cupide ; et tout ainsi ; mais par bonté, par indiscipline, Albert savait mal se conduire dans la vie ; il soignait peu ses propres intérêts et, souvent, ce qu'il entreprenait tournait à son désavantage, de sorte que, dans la famille, on ne le prenait pas tout à fait au sérieux. Monsieur Dorval l'appelait toujours « ce gros Bert », avec une indulgence protectrice où perçait un peu de pitié. Albert, lui, admirait le talent de Monsieur Dorval ; quant à l'homme, il le méprisait. Plus tard il me raconta qu'un jour il avait surpris Dorval embrassant Anna. Il avait d'abord feint de ne rien voir, par respect pour Anna ; mais dès qu'il s'était retrouvé seul avec Dorval :

— Qu'est-ce que tu t'es permis, tout à l'heure?...

Cela se passait dans le salon de la rue de M.... Albert était très grand et très fort ;

il poussait contre le mur de la pièce le maëstro qui balbutiait :

— Qu'il est bête, ce gros Bert ! Tu vois bien que je plaisantais.

— Misérable ! s'écriait Albert. Si je te reprends à plaisanter de cette manière, je...

— J'étais si indigné, ajoutait-il : s'il avait dit un mot de plus, je crois que je l'aurais étranglé.

C'est peut-être au retour de ces vacances qui suivirent mon renvoi, qu'Albert Démarrest commença à faire attention à moi. Que pouvait-il bien discerner en moi qui attirât sa sympathie ? Je ne sais ; mais sans doute lui fus-je reconnaissant de cette attention d'autant plus que, précisément, je sentais que je la méritais moins. Et tout aussitôt je m'efforçai d'en être un petit peu moins indigne. La sympathie peut faire éclore bien des qualités somnolentes ; je me suis souvent persuadé que les pires gredins sont ceux auxquels d'abord les sourires affectueux ont manqué. Sans doute est-il étrange que ceux de mes parents n'eussent pas suffi ; mais il est de fait que je devins

116 SI LE GRAIN NE MEURT

aussitôt beaucoup plus sensible à l'approbation ou à la désapprobation d'Albert, qu'à la leur.

Je me souviens avec précision du soir d'automne où il me prit à part, après dîner, dans un coin du cabinet de mon père, tandis que mes parents taillaient un bezigue avec ma tante Démarest et Anna. Il commença de me dire à voix basse qu'il ne voyait pas bien à quoi d'autre je m'intéressais dans la vie, qu'à moi-même ; que c'était là le propre des égoïstes, et que je lui faisais tout l'effet d'en être un.

Albert n'avait rien d'un censeur. C'était un être d'apparence très libre, fantasque, plein d'humour et de gaieté: sa réprobation n'avait rien d'hostile ; au contraire, je sentais qu'elle n'était vive qu'en raison de sa sympathie ; c'est ce qui me la rendait pressante. Jamais encore on ne m'avait parlé ainsi ; les paroles d'Albert pénétraient en moi à une profondeur dont il ne se doutait certes pas, et que moi-même je ne pus sonder que plus tard. Ce que j'aime le moins dans l'ami, d'ordinaire, c'est l'indulgence ; Albert n'était pas indulgent. On pouvait au besoin, près de lui, trouver des

SI LE GRAIN NE MEURT 117

armes contre soi-même. Et, sans trop le savoir, j'en cherchais.

Mes parents me firent redoubler une neuvième, où j'avais presque tout le temps manqué ; ce qui me permit d'avoir sans peine de bonnes places ; ce qui tout à coup me donna le goût du travail.

L'hiver fut rigoureux et se prolongea longtemps cette année. Ma mère eut le bon esprit de me faire apprendre à patiner. Jules et Julien Jardinier, les fils d'un collègue de mon père, dont le plus jeune était mon camarade de classe, apprenaient avec moi ; c'était à qui mieux mieux ! et nous devînmes assez promptement d'une gentille force. J'aimais passionnément ce sport, que nous pratiquions sur le bassin du Luxembourg d'abord, puis sur l'étang de Villebon dans les bois de Meudon, ou sur le grand canal de Versailles. La neige tomba si abondamment et il y eut un tel verglas par dessus, que je me souviens d'avoir pu, de la rue de Tournon, gagner l'École Alsacienne — qui se trouvait rue d'Assas, c'est-à-dire à l'autre extrémité du

118 SI LE GRAIN NE MEURT

Luxembourg — sans enlever mes patins ; et rien n'était plus amusant et plus étrange que de glisser ainsi muetttement dans les allées du grand jardin, entre deux hautes banques de neige. Depuis, il n'a plus fait d'hiver pareil.

Je n'avais de véritable amitié pour aucun des deux Jardinier. Jules était trop âgé ; Julien d'une rare épaisseur. Mais nos parents qui, pour l'amitié, semblaient avoir les idées de certaines familles sur les mariages de convenance, ne manquaient pas une occasion de nous réunir. Je voyais Julien déjà chaque jour en classe ; je le retrouvais en promenade, au patinage. Mêmes études, mêmes ennuis, mêmes plaisirs ; là se bornait la ressemblance ; pour l'instant, elle nous suffisait. Certes, il était, sur les bancs de la neuvième, quelques élèves vers qui plus d'affinité m'eût porté ; mais leur père, hélas, n'était pas professeur à la Faculté.

Tous les mardis, de 2 à 5, l'Ecole Alsacienne emmenait promener les élèves (ceux des basses classes du moins) sous la surveillance d'un professeur, qui nous faisait

SI LE GRAIN NE MEURT 119

visiter la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Panthéon, le Musée des Arts et Métiers — où, dans une petite salle obscure, se trouvait un petit miroir sur lequel, par un ingénieux jeu de glaces, venait se refléter, en petit, tout ce qui se passait dans la rue ; cela faisait un tableautin des plus plaisants avec des personnages animés, à l'échelle de ceux de Téniers, qui s'agitaient ; tout le reste du musée distillait un ennui morne ; — les Invalides, le Louvre, et un extraordinaire endroit, situé tout contre le parc de Montsouris, qui s'appelait le *Géorama Universel* : c'était un misérable jardin, que le propriétaire, un grand lascar vêtu d'alpaga, avait aménagé en carte de géographie. Les montagnes y étaient figurées par des rocaïlles ; les lacs, bien que cimentés, étaient à sec ; dans le bassin de la Méditerranée naviguaient quelques poissons rouges comme pour accuser l'exiguité de la botte italienne. Le professeur nous invitait à lui désigner les Karpathes, cependant que le lascar, une longue baguette à la main, soulignait les frontières, nommait des villes, dénonçait un tas d'ingéniosités indistinctes et saugrenues, exaltait son œuvre, insistant

sur le temps qu'il avait fallu pour la mener à bien ; et, comme alors le professeur, au départ, le félicitait sur sa patience, il répliquait, d'un ton doctoral :

— La patience n'est rien sans l'idée.

Je suis curieux de savoir si tout cela existe encore ?

Parfois Monsieur Brunig lui-même, le sous-directeur, se joignait à nous, doublant Monsieur Vedel, qui s'effaçait alors avec déférence. C'est au Jardin des Plantes que Monsieur Brunig nous conduisait inmanquablement ; et inmanquablement, dans les sombres galeries des animaux empaillés (le nouveau muséum n'existait pas encore) il nous arrêtait devant la tortue luth qui, sous vitrine à part, occupait une place d'honneur ; il nous groupait en cercle autour d'elle et disait :

— Eh bien ! mes enfants. Voyons ! Combien a-t-elle de dents, la tortue ? (Il faut dire que la tortue, avec une expression naturelle et comme criante de vie, gardait, empaillée, la gueule entr'ouverte). Comptez bien. Prenez votre temps. Y êtes-vous ?

Mais on ne pouvait plus nous la faire ;

nous la connaissions, sa tortue. N'empêche que, tout en pouffant, nous faisons mine de chercher ; on se bousculait un peu pour mieux voir. Dubled s'obstinait à ne distinguer que deux dents ; mais c'était un farceur. Le grand Wenz, les yeux fixés sur la bête, comptait à haute voix sans arrêter, et ce n'est que lorsqu'il dépassait soixante que Monsieur Brunig l'arrêtait avec ce bon rire spécial de celui qui sait se mettre à la portée des enfants, et, citant La Fontaine :

— « Vous n'en approchez point. » Plus vous en trouvez, plus vous êtes loin de compte. Il vaut mieux que je vous arrête. Je vais beaucoup vous étonner. Ce que vous prenez pour des dents ne sont que des petites protubérances cartilagineuses. La tortue n'a pas de dents du tout. La tortue est comme les oiseaux : elle a un bec.

Alors tous nous faisons : — Oooh ! par bienséance.

J'ai assisté trois fois à cette comédie.

Nos parents, à Julien et à moi, donnaient deux sous à chacun, ces jours de sortie. Ils avaient discuté ensemble ; Maman n'aurait pas consenti à me donner plus que Madame

122 SI LE GRAIN NE MEURT

Jardinier ne donnait à Julien ; comme leur situation était plus modeste que la nôtre, c'était à Madame Jardinier de décider.

— Qu'est-ce que vous voulez que ces enfants fassent avec cinquante centimes ? s'était-elle écriée. Et ma mère accordait que deux sous étaient « parfaitement suffisants. »

Ces deux sous étaient dépensés d'ordinaire à la boutique du Père Clément. Installée dans le jardin du Luxembourg, presque contre la grille d'entrée la plus voisine de l'Ecole, ce n'était qu'une petite baraque de bois peinte en vert, exactement de la couleur des bancs. Le Père Clément, en tablier bleu, tout pareil aux anciens portiers des lycées, vendait des billes, des hannetons, des toupies, du coco, des bâtons de sucre à la menthe, à la pomme ou à la cerise, des cordonnets de réglisse enroulés sur eux-mêmes à la façon des ressorts de montre, des tubes de verre emplis de grains à l'anis blancs et roses, maintenus à chaque extrémité par de l'ouate rose et par un bouchon ; les grains d'anis n'étaient pas fameux, mais le tube, une fois vide, pouvait servir de sarbacane. C'est comme les petites bouteilles

SI LE GRAIN NE MEURT 123

qui portaient des étiquettes : *cassis*, *anisette*, *curacao*, et qu'on n'achetait guère que pour le plaisir, ensuite, de se les suspendre à la lèvre comme des ventouses ou des sangsues. Julien et moi d'ordinaire nous partagions nos emplettes ; aussi l'un n'achetait-il jamais rien sans consulter l'autre.

L'année suivante, Madame Jardinier et ma mère estimèrent qu'elles pouvaient porter à cinquante centimes leurs libéralités hebdomadaires — largesse qui me permit enfin d'élever des vers à soie ; ceux-ci ne coûtaient pas si cher que les feuilles de mûrier pour leur nourriture, que je devais aller prendre deux fois par semaine chez un herboriste de la rue Saint-Sulpice. Julien, que les chenilles dégoûtaient, déclara que désormais il achèterait ce qui lui plaisait, de son côté, et sans m'en rien dire. Cela jeta un grand froid entre nous, et, dans les sorties du mardi où il fallait aller deux par deux, chacun chercha un autre camarade.

Il y en avait un pour qui je m'étais épris d'une véritable passion. C'était un Russe. Il faudra que je recherche son nom sur les registres de l'École. Qui me dira ce qu'il est devenu ? Il était de santé délicate, pâle

124 SI LE GRAIN NE MEURT

extraordinairement ; il avait les cheveux très blonds, assez longs, les yeux très bleus ; sa voix était musicale, que rendait chantante un léger accent. Une sorte de poésie se dégageait de tout son être, qui venait je crois de ce qu'il se sentait faible et cherchait à se faire aimer. Il était peu considéré par les copains et participait rarement à leurs jeux ; pour moi, dès qu'il me regardait, je me sentais honteux de m'amuser avec les autres, et je me souviens de certaines récréations où, surprenant tout à coup son regard, je quittais tout net la partie pour venir auprès de lui. On s'en moquait. J'aurais voulu qu'on l'attaquât, pour avoir à le défendre. Aux classes de dessin, où il est permis de parler un peu à voix basse, nous étions l'un à côté de l'autre ; il me disait alors que son père était un grand savant très célèbre ; et je n'osais pas l'interroger sur sa mère ni lui demander pour quelles raisons il se trouvait à Paris. Un beau jour il cessa de venir, et personne ne sut me dire s'il était tombé malade ou reparti en Russie ; du moins une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui peut-être auraient pu

me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie.

Ma mère prenait grand soin que rien, dans les dépenses qu'elle faisait pour moi, ne me vînt avertir que notre situation de fortune était sensiblement supérieure à celle des Jardinier. Mes vêtements, en tout point pareils à ceux de Julien, venaient comme les siens de la *Belle Jardinière*. J'étais extrêmement sensible à l'habit, et souffrais beaucoup d'être toujours hideusement fagoté. En costume marin avec un béret, ou bien en complet de velours, j'eusse été aux anges ! Mais le genre « marin » non plus que le velours ne plaisait à Madame Jardinier. Je portais donc de petits vestons étriqués, des pantalons courts, serrés aux genoux et des chaussettes à raies ; chaussettes trop courtes, qui formaient tulipe et retombaient désolément, ou rentraient se cacher dans les chaussures. J'ai gardé pour la fin le plus horrible : c'était la chemise empesée. Il m'a fallu attendre d'être presque un homme déjà pour obtenir qu'on ne m'empesât plus mes devants de chemise.

126 SI LE GRAIN NE MEURT

C'était l'usage, la mode, et l'on n'y pouvait rien. Et si j'ai fini pourtant par obtenir satisfaction, c'est tout bonnement parce que la mode a changé. Qu'on imagine un malheureux enfant qui, tous les jours de l'année, pour le jeu comme pour l'étude, porte, à l'insu du monde et cachée sous sa veste, une espèce de cuirasse blanche et qui s'achevait en carcan ; car la blanchisseuse empesait également, et pour le même prix sans doute, le tour-du-cou contre quoi venait s'ajuster le faux-col ; pour peu que celui-ci, un rien plus large ou plus étroit, n'appliquât pas exactement sur la chemise (ce qui neuf fois sur dix était le cas) il se formait des plis cruels ; et pour peu que l'on suât, le plastron devenait atroce. Allez donc faire du sport dans un accoutrement pareil ! Un ridicule petit chapeau-melon complétait l'ensemble... Ah ! les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur !

Pourtant j'aimais courir, et, après Adrien Monod, j'étais le champion de la classe. A la gymnastique, j'étais même meilleur que lui pour grimper au mât et à la corde ; j'excelsais aux anneaux, à la barre fixe, aux

SI LE GRAIN NE MEURT 127

barres parallèles ; mais je ne valais plus rien au trapèze, qui me donnait le vertige. Les beaux soirs d'été, j'allais retrouver quelques camarades dans une grande allée du Luxembourg, celle qui s'achevait à la boutique du père Clément ; on jouait au ballon. Ce n'était pas encore, hélas ! le foot-ball ; le ballon était tout pareil, mais les règles étaient sommaires, et, tout au contraire du foot-ball, il était défendu de se servir des pieds. Tel qu'il était, ce jeu nous passionnait.

Mais je n'en avais pas fini avec la question du costume : A la mi-carême, chaque année, le Gymnase Pascaud donnait un bal aux enfants de sa clientèle ; c'était un bal costumé. Dès que je vis que ma mère me laisserait y aller, dès que j'eus cette fête en perspective, l'idée de devoir me déguiser me mit la tête à l'envers. Je tâche à m'expliquer ce délire. Quoi ! se peut-il qu'une dépersonnalisation puisse déjà promettre une telle félicité ? A cet âge déjà ? Non : Le plaisir plutôt d'être en couleur, d'être brillant, d'être baroque, de jouer à paraître qui l'on n'est pas... Ma joie fut infiniment rafraîchie lorsque j'entendis

Madame Jardinier déclarer que, quant à Julien, elle le mettrait en pâtissier.

— Ce qui importe, pour ces enfants, expliquait-elle à ma mère (et ma mère aussitôt acquiesçait) c'est d'être costumés, n'est-ce pas? Peu leur importe le costume.

Dès lors je savais ce qui m'attendait ; car ces deux dames, consultant un catalogue de la *Belle Jardinière*, découvraient que le costume de « pâtissier » — tout au bas d'une liste qui commençait par le « petit marquis », et continuait decrescendo en passant par le « cuirassier », le « polichinelle », le « spahis », le « lazzarone » — de « pâtissier », dis-je, était « vraiment pour rien ».

Avec mon tablier de calicot, mes manches de calicot, ma barrette de calicot, j'avais l'air d'un mouchoir de poche. Je paraissais si triste que maman voulut bien me prêter une casserole de la cuisine, une vraie casserole de cuivre, et qu'elle glissa dans ma ceinture une cuillère à sauce, pensant relever un peu par ces attributs l'insipidité de mon travestissement prosaïque. Et, de plus, elle avait empli de croquignoles la poche de mon tablier : « pour que je puisse en offrir ».

ne .

s d' une liste qui
is - je , était « vraiment: prêter une casserole
issement prosaïque .

SI LE GRAIN NE MEURT 129

Sitôt entré dans la salle de bal, je pus constater que les « petits pâtissiers » étaient au nombre d'une vingtaine ; on aurait dit un pensionnat. La casserole trop grande me gênait beaucoup ; j'en étais empêtré ; et pour achever ma confusion, voici que, tout à coup, je tombai amoureux, oui, positivement amoureux d'un garçonnet un peu plus âgé que moi, qui devait me laisser un souvenir ébloui de sa sveltesse, de sa grâce et de sa volubilité.

Il était costumé en diabolotin, ou en clown, c'est-à-dire qu'un maillot noir pailleté d'acier moulait exactement son corps gracile. Tandis qu'on se pressait pour le voir, lui sautait, cabriolait, faisait mille tours, comme ivre de succès et de joie ; il avait l'air d'un sylphe ; je ne pouvais déprendre de lui mes regards. J'eusse voulu attirer les siens, et tout à la fois je les craignais, à cause de mon accoutrement ridicule ; et je me sentais laid, misérable. Entre deux pirouettes, il souffla, s'approcha d'une dame qui devait être sa mère, lui demanda un mouchoir et, pour s'éponger, car il était en nage, souleva le serre-tête noir qui fixait sur son front deux petites cornes de che-

130 SI LE GRAIN NE MEURT

vreau ; je m'approchai de lui et gauchement lui offris quelques croquignoles. Il dit : Merci ; en prit une distraitemment et tourna les talons aussitôt. Je quittai le bal peu après, la mort dans l'âme, et, de retour à la maison, il me prit une telle crise de désespoir, que ma mère me promit, pour l'an prochain, un costume de « lazzarone ». Oui, ce costume du moins me convenait ; peut-être qu'il plairait au clown... Au bal suivant, je fus donc en « lazzarone » ; mais lui, le clown, n'était plus là.

Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère, quand je commençai ma huitième, me mit pensionnaire. L'École Alsacienne, qui s'élevait contre l'internat des lycées, n'avait pas de dortoirs ; mais elle encourageait ses professeurs à prendre, chacun, un petit nombre de pensionnaires. C'est chez Monsieur Vedel que j'entrai, bien que je ne fusse plus dans sa classe. Monsieur Vedel habitait la maison de Sainte-Beuve, de qui le buste, au fond d'un petit couloir-vestibule, m'intriguait. Il présentait à mon étonnement cette curieuse sainte sous l'aspect d'un vieux

SI LE GRAIN NE MEURT 131

Monsieur, l'air paternel et le chef couvert d'une toque à gland. Monsieur Vedel nous avait bien dit que Sainte-Beuve était un grand critique ; mais il y a des bornes à la crédulité d'un enfant.

Nous étions cinq ou six pensionnaires, dans deux ou trois chambres. Je partageais une chambre du second avec un grand être apathique, exsangue et de tout repos, qui s'appelait Roseau. Des autres camarades je ne me souviens guère... Si : de Barnett l'Américain, pourtant, que j'avais admiré sur les bancs de la classe quand, au lendemain de son entrée à l'Ecole, il s'était fait des moustaches avec de l'encre. Il portait une vareuse flottante et de larges pantalons courts ; son visage était grêlé, mais extraordinairement ouvert et rieur ; tout son être éclatait de joie, de santé et d'une espèce de turbulence intérieure qui le faisait inventer sans cesse quelque excentricité pleine de risques, par quoi il s'auréolait de prestige à mes yeux, et positivement m'enthousiasmait. Il essuyait toujours sa plume à ses cheveux en broussaille. Le premier jour qu'il entra chez Vedel, dans le petit jardin derrière la maison, où nous

132 SI LE GRAIN NE MEURT

prenions notre récréation après les repas, il se campa tout au milieu, le torse glorieusement rejeté en arrière et, sous nos yeux à tous, en hauteur, il pissa. Nous étions consternés par son cynisme.

Ce petit jardin fut le théâtre d'un pugilat. A l'ordinaire j'étais calme, plutôt trop doux et je détestais les peignées, convaincu sans doute que j'y aurais toujours le dessous. Je gardais cuisant encore le souvenir d'une aventure qu'il faut que je raconte ici : En rentrant de l'Ecole à travers le Luxembourg et passant, contrairement à mon habitude, par la grille en face du petit jardin, ce qui ne me déroutait pas beaucoup, j'avais croisé un groupe d'élèves, de l'Ecole Communale sans doute, pour qui les élèves de l'Ecole Alsacienne représentaient de haïssables aristos. Ils étaient à peu près de mon âge, mais sensiblement plus costaux. Je surpris au passage des ricanements, des regards narquois ou chargés de fiel, et continuais ma route du plus digne que je pouvais ; mais voici que le plus gaillard se détache du groupe et vient à moi. Mon sang tombait dans mes talons. Il se met devant moi. Je balbutie :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous me voulez?

Il ne répond rien, mais emboîte le pas à ma gauche.

Je gardais, tout en marchant, les yeux fichés en terre, mais sentais son regard qui me braquait ; et, dans mon dos je sentais le regard des autres. J'aurais voulu m'asseoir. Tout à coup :

— Tiens ! Voilà ce que je veux ! dit-il en m'envoyant son poing dans l'œil.

J'eus un éblouissement et m'en allai dinguer au pied d'un marronnier, dans cet espace creux réservé pour l'arrosement des arbres ; d'où je sortis plein de boue et de confusion. L'œil poché me faisait très mal. Je ne savais pas encore à quel point l'œil est élastique et croyais qu'il était crevé. Comme les larmes en jaillissaient avec abondance : « C'est cela, pensais-je : il se vide. » — Mais ce qui m'était plus douloureux encore, c'étaient les rires des autres, leurs quolibets, et les applaudissements qu'ils adressaient à mon agresseur.

Au demeurant je n'aurais pas plus aimé donner des coups que je n'aimais d'en recevoir. Tout de même, chez Vedel, il y

134 SI LE GRAIN NE MEURT

avait un grand sacré rouquin au front bas, dont le nom m'est heureusement sorti de la mémoire, qui abusait un peu trop de mon pacifisme. Deux fois, trois fois, j'avais supporté ses sarcasmes ; mais voilà que, tout à coup, la sainte rage me prit ; je sautai sur lui, l'empoignai ; les autres cependant se rangeaient en cercle. Il était passablement plus grand et plus fort que moi ; mais j'avais pour moi sa surprise ; et puis je ne me connaissais plus ; ma fureur décuplait mes forces ; je le cognai, le bousculai, le tombai tout aussitôt. Puis, quand il fut à terre, ivre de mon triomphe je le traînai à la manière antique, ou que je croyais telle, je le traînai par la tignasse, dont il perdit une poignée. Et même je fus un peu dégoûté de ma victoire, à cause de tous ces cheveux gras qu'il me laissait entre les doigts ; mais stupéfait d'avoir pu vaincre ; cela me paraissait auparavant si impossible qu'il avait bien fallu que j'eusse perdu la tête pour m'y risquer. Le succès me valut la considération des autres et m'assura la paix pour longtemps. Du coup je me persuadai qu'il est bien des choses qui ne paraissent impos-

SI LE GRAIN NE MEURT 135

sibles que tant qu'on ne les a pas tentées.

Nous avons passé une partie du mois de septembre aux environs de Nîmes, dans la propriété du beau-père de mon oncle Charles Gide qui venait de se marier. Mon père avait rapporté de là une indisposition qu'on affectait d'attribuer aux figues. De vrai, le désordre était dû à de la tuberculose intestinale ; et ma mère, je crois, le savait ; mais la tuberculose est une maladie qu'en ce temps on espérait guérir en ne la reconnaissant pas. Au reste mon père était sans doute déjà trop atteint pour qu'on pût espérer triompher du mal. Il s'éteignit assez doucement le 28 octobre de cette année (1880).

Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu mort ; mais peu de jours avant sa fin, sur le lit qu'il ne quittait plus. Un gros livre était devant lui, sur les draps, tout ouvert, mais retourné, de sorte qu'il ne présentait que son dos de basane ; mon père avait dû le poser ainsi au moment où j'étais entré. Ma mère m'a dit plus tard que c'était un Platon.

J'étais chez Vedel. On vint me chercher ; je ne sais plus qui ; Anna peut-être. En

136 SI LE GRAIN NE MEURT

route j'appris tout. Mais mon chagrin n'éclata que lorsque je vis ma mère en grand deuil. Elle ne pleurait pas ; elle se contenait devant moi ; mais je sentais qu'elle avait beaucoup pleuré. Je sanglotai dans ses bras. Elle craignait pour moi un ébranlement nerveux trop fort et voulut me faire prendre un peu de thé. J'étais sur ses genoux ; elle tenait la tasse, en levait une cuillerée qu'elle me tendait, et je me souviens qu'elle disait, en prenant sur elle de scurire :

— Voyons ! celle-ci va-t-elle arriver à bon port ?

Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi.

Quant à la perte que j'avais faite, comment l'eussé-je réalisée ? Je parlerais de mes regrets, mais hélas ! j'étais surtout sensible à l'espèce de prestige dont ce deuil me revêtait aux yeux de mes camarades. Songez donc ! Chacun d'eux m'avait écrit, tout comme avait fait chacun des collègues de mon père après qu'il avait été décoré ! Puis j'appris que mes cousines allaient venir ! Ma mère avait décidé que je n'assis-

SI LE GRAIN NE MEURT 137

terais pas à la cérémonie funèbre ; pendant que mes oncles et mes tantes, avec maman, suivraient le char, Emmanuèle et Suzanne resteraient à me tenir compagnie. Le bonheur de les revoir l'emportait presque, ou tout à fait, sur mon chagrin. Il est temps que je parle d'elles.

IV

Emmanuèle avait deux ans de plus que moi; Suzanne n'était pas de beaucoup mon aînée; Louise suivait de près. Quant à Edouard et Georges, qu'on appelait ensemble et comme pour s'en débarrasser à la fois : « les garçons », ils nous semblaient encore à peu près négligeables, à peine sortis du berceau. Emmanuèle était, à mon goût, trop tranquille. Elle ne se mêlait plus à nos jeux sitôt qu'ils cessaient d'être « honnêtes » et même dès qu'ils devenaient bruyants. Elle s'isolait alors avec un livre; l'on eût dit qu'elle désertait; aucun appel ne l'atteignait plus; le monde extérieur cessait pour elle d'exister; elle perdait la notion du lieu au point qu'il lui arrivait de tomber tout à coup de sa chaise. Elle ne querellait jamais; il lui était si naturel de céder aux autres son tour ou sa place, ou sa part, et toujours avec une grâce si souriante, qu'on doutait si elle ne le faisait

140 SI LE GRAIN NE MEURT

pas plutôt par goût que par vertu, et si ce n'est pas en agissant différemment qu'elle se fût contrainte.

Suzanne avait le caractère hardi; elle était prompte, irréfléchie; le moindre jeu près d'elle aussitôt s'animait. C'est avec elle que je jouais le plus volontiers, et avec Louise lorsque celle-ci ne boudait point, car elle était de caractère plus inégal et inquiet que ses deux sœurs.

[Qu'ai-je besoin de raconter nos jeux? Je ne pense pas qu'ils différassent beaucoup de ceux des autres enfants de notre âge, sinon peut-être par la passion que nous y apportions.

Mon oncle et ma tante habitaient avec leurs cinq enfants rue de Lecat. C'était une de ces tristes rues de province, sans magasins, sans animation d'aucune sorte, ni caractère, ni agrément. Avant de gagner le quai plus morne encore, elle passait devant l'Hôtel-Dieu, où avaient vécu les parents de Flaubert et où son frère Achille, à la suite de son père, avait travaillé.

La maison de mon oncle était aussi banale et maussade que la rue. J'en reparlerai plus tard. Je voyais mes cousines, sinon

SI LE GRAIN NE MEURT 141

plus souvent, du moins plus volontiers rue de M..., et plus volontiers encore à la campagne, où je les retrouvais pendant quelques semaines chaque été, soit qu'elles vinssent à La Roque, soit que nous allas-sions à Cuverville, qui était la propriété de mon oncle. Ensemble alors nous prenions nos leçons, ensemble nous jouions, ensemble se formaient nos goûts, nos caractères, ensemble se tissaient nos vies, se confon-daient nos projets, nos désirs, et quand, à la fin de chaque journée, nos parents nous séparaient pour nous emmener dormir, je pensais enfantinement : cela va bien parce que nous sommes petits encore, hélas ! mais un temps viendra où la nuit même ne nous séparera plus.

Le jardin de Cuverville, où j'écris ceci, n'a pas beaucoup changé. Voici le rond-point entouré d'ifs taillés, où nous jouions dans le tas de sable ; non loin, dans « l'allée aux fleurs, » l'endroit où l'on avait aménagé nos petits jardins ; à l'ombre d'un tilleul argenté, la gymnastique où Emmanuèle était si craintive, Suzanne au contraire si hardie ; puis, une partie ombreuse, « l'allée noire, » où, certains beaux soirs, après dîner, se

142 SI LE GRAIN NE MEURT

cachait mon oncle ; les autres soirs il nous lisait à haute voix un interminable roman de Walter Scott.

Devant la maison, le grand cèdre est devenu énorme, dans les branches duquel nous nichions et passions des heures ; chacun de nous s'y était aménagé une chambre ; on se faisait de l'une à l'autre des visites, puis, du haut des branches, avec des nœuds coulants, des crochets, on pêchait ; Suzanne et moi nous montions tout en haut, et de la cime on criait à ceux des régions inférieures : « On voit la mer ! On voit la mer ! » — En effet, quand le temps était clair, on apercevait la petite ligne d'argent qu'elle faisait à quinze kilomètres de là.

Non, rien de tout cela n'a changé, et je retrouve au fond de moi sans peine le petit enfant que j'étais. Mais il n'est ici d'aucun intérêt de remonter trop loin en arrière : lorsque Emmanuèle et Suzanne vinrent me retrouver à Paris au moment de la mort de mon père, les amusements de la première enfance déjà cédaient à d'autres jeux.

Ma mère se laissa persuader par la famille d'aller passer à Rouen les premiers temps

SI LE GRAIN NE MEURT 143

de son deuil. Elle n'eut pas le cœur de me laisser chez Monsieur Vedel ; et c'est ainsi que commença pour moi cette vie irrégulière et désencadrée, cette éducation rompue à laquelle je ne devais que trop prendre goût.

C'est donc dans la maison de la rue de M..., chez mon oncle Henri Rondeaux, que nous passâmes cet hiver. M. Huart, un professeur qui donnait également des leçons à ma cousine Louise, vint me faire travailler un peu chaque jour. Il se servait, pour m'enseigner la géographie, de « cartes muettes », dont je devais repérer et inscrire tous les noms, repasser à l'encre les tracés discrets. L'effort de l'enfant était considérablement épargné ; grâce à quoi il ne retenait plus rien. Je ne me souviens que des doigts en spatule de M. Huart, extraordinairement plats, larges et carrés du bout, qu'il promenait sur ces cartes.

Je reçus en cadeau de nouvel an, cet hiver, un appareil à copier ; je ne sais plus le nom de cette machine rudimentaire, qui n'était en somme qu'un plateau de métal couvert d'une substance gélatineuse, sur laquelle on appliquait d'abord la feuille

144 SI LE GRAIN NE MEURT

qu'on venait de couvrir d'écriture, puis la série des feuilles à impressionner. L'idée d'un journal naquit-elle de ce cadeau ? ou au contraire le cadeau vint-il pour répondre à un projet de journal ? Peu importe. Toujours est-il qu'une petite gazette, à l'usage des proches, fut fondée. Je ne pense pas avoir conservé les quelques numéros qui parurent : je vois bien qu'il y avait de la prose et des vers de mes cousines ; quant à ma collaboration, elle consistait uniquement dans la copie de quelques pages des grands auteurs : par une modestie que je renonce à qualifier, je m'étais persuadé que les parents trouveraient plus de plaisir à lire « L'écureuil est un gentil petit animal... » de Buffon et des fragments d'épîtres de Boileau, que n'importe quoi de mon cru — et qu'il était séant qu'il en fût ainsi.

Mon oncle Henri Rondeaux dirigeait une fabrique de rouenneries au Houlme, à quatre ou cinq kilomètres de la ville. Nous y allions assez souvent en voiture. Il y avait primitivement, contre l'usine, une maison rectangulaire, petite, modeste, insignifiante au point de n'avoir laissé aucune trace en

SI LE GRAIN NE MEURT 145

mon esprit ; que mon oncle fit abattre, pour bâtir, sinon à la place, du moins un peu plus loin, bien en face de ce qui devait devenir le jardin, une habitation prétentieuse et cossue qui tenait du chalet de bains de mer et de la maison normande.

· · · · ·
Mon oncle Henri était la crème des hommes : doux, paternel, même un peu confit ; son visage non plus n'avait aucun caractère ; j'ai dit n'est-ce pas qu'il s'était fait catholique, vers l'âge de dix-huit ans je crois ; ma grand'mère, en ouvrant une armoire dans la chambre de son fils, tombait à la renverse évanouie : c'était un autel à la Vierge.

Les Henri Rondeaux recevaient le *Triboulet*, journal humoristique ultra, créé pour déboulonner Jules Ferry ; cette feuille était pleine d'immondes dessins dont tout l'esprit consistait à instrumenter en trompe le nez du « Tonkinois », ce qui faisait la joie de mon cousin Robert. Les numéros du *Triboulet*, à côté de ceux de *la Croix*, traînaient au Houlme sur les tables du salon ou du billard, tout ouverts, comme par défi, et mettaient mal à l'aise ceux des hôtes

146 SI LE GRAIN NE MEURT

qui ne partageaient pas les opinions de la maison ; les parents Démarest et ma mère affectaient de ne rien voir ; Albert s'indignait sourdement. Malgré les divergences politiques et confessionnelles, ma mère était trop conciliante pour ne s'entendre pas avec son frère aîné ; mais plus volontiers encore avec sa belle-sœur Lucile. Personne d'ordre, de grand bon-sens et de grand cœur, ma tante doublait exactement son mari ; et pourtant on la jugeait supérieure ; car il faut à l'homme beaucoup d'intelligence pour ne pas, avec d'égales qualités morales, rester sensiblement au-dessous de la femme. C'est ma tante et non Robert qui prit la direction de la fabrique, à la mort de mon oncle Henri, l'an qui suivit celui où mon récit est parvenu, et qui tint tête aux ouvriers, certain jour qu'ils s'étaient mis en grève.

La fabrique du Houlme était alors une des plus importantes usines de Rouen, dont le commerce était encore prospère. On n'y fabriquait point les tissus ; on les imprimait seulement. Mais cette impression s'accompagnait d'une quantité d'opérations complémentaires, et occupait un peuple d'ouvriers.

SI LE GRAIN NE MEURT 147

Il y avait, un peu à l'écart dans la prairie, un hangar de séchage tout en hauteur : l'air qui passait entre les claires-voies agitait constamment les toiles dont bruissaient les mystérieux frôlements ; un escalier en zig-zags s'élevait en tremblant au travers d'une multitude de petits paliers, de couloirs et de passerelles qui vous perdaient parmi les infinis lacis verticaux des blanches banderoles fraîches, tranquilles et palpitantes. Contre la rivière, un petit pavillon toujours clos, où se fabriquaient en secret les couleurs, exhalait une odeur bizarre et que l'on finissait par aimer. Dans la salle des machines, je serais volontiers resté des heures, à contempler le passage des toiles sous les rouleaux de cuivre brillant qui les chargeaient de couleur et de vie ; mais il ne nous était pas permis, à nous enfants, d'y aller seuls. En revanche, nous entrions sans demander la permission dans le grand magasin, chaque fois que nous en trouvions la porte ouverte. C'était un vaste bâtiment où s'empilaient en ordre les pièces d'étoffe imprimée, enroulées et prêtes à être livrées au commerce. A chacun des étages, des wagonnets, sur trois lignes de rails cou-

148 SI LE GRAIN NE MEURT

raient d'un bout à l'autre des salles, le long de trois couloirs parallèles, entre les rayons vides ou pleins. Suzanne, Louise et moi, chacun sur un des wagonnets, nous organisations de pathétiques courses. Emmanuèle ne nous accompagnait pas dans le magasin, parce qu'il n'y avait que trois wagons, qu'elle n'aimait pas les aventures et surtout qu'elle n'était pas bien sûre que ce fût permis.

A côté de l'usine s'étalait la ferme, avec une basse-cour modèle et une grange immense où mon cousin Robert s'amusait à l'élevage d'une race particulière de lapins ; des fascines entassées suppléaient les terriers ; là je passais des heures assis ou couché sur la paille en l'absence de mes amies, à contempler les ébats de ce peuple fantasque.

Le jardin était resserré entre le mur bordant la route, et la rivière. Au centre une pièce d'eau dont l'exiguïté contournée eût fait rêver Flaubert. Un ridicule joujou de pont de métal la traversait. Le fond du bassin était cimenté, et sur ce fond, semblables à des débris végétaux, quantité de larves de phryganes se traînaient dans

leur bizarre fourreau de brindilles. J'en élevais dans une cuvette, mais dus quitter le Houlme avant d'avoir pu assister à leur transformation.

Je doute si jamais livres, musiques ou tableaux me ménagèrent plus tard autant de joies, ni d'aussi vives, que ne faisaient dès ces premiers temps les jeux de la matière vivante. J'étais parvenu à faire partager à Suzanne ma passion pour l'entomologie ; du moins me suivait-elle dans mes chasses et ne répugnait-elle pas trop à retourner avec moi bouses et charognes à la recherche des nécrophores, des géotrupes et des staphylins. Il faut croire que ma famille finit par prendre en considération mon zèle car, si enfant que je fusse encore, c'est à moi que l'on fit revenir toute la collection d'insectes de feu Félix Archimède Pouchet, cousin germain de ma grand-mère. Le vieux savant, théoricien buté, avait eu son heure de célébrité pour avoir soutenu contre Pasteur l'aventureuse thèse de l'*hétérogénie* ou génération spontanée. Il n'est pas donné à beaucoup d'avoir un cousin qui s'appelle Archimède. Que je voudrais l'avoir connu ! Je raconterai plus

150 SI LE GRAIN NE MEURT

tard mes relations avec son fils Georges, professeur au Museum.

Ce don de vingt-quatre boîtes à fond de liège, pleines de coléoptères, classés, rangés, étiquetés, certes je fus flatté d'en avoir été jugé digne ; mais je n'ai pas souvenir qu'il m'ait fait un bien énorme plaisir. Ma pauvre collection particulière, auprès de ce trésor, paraissait trop humiliée ; et combien m'y étaient plus précieux chacun de ces insectes que j'y avais épinglés moi-même, après les avoir moi-même capturés. Ce que j'aimais, ce n'était pas la collection, c'était la chasse.

Je rêvais aux heureux coins de France hantés de capricornes et cerfs-volants, qui sont les plus gros coléoptères de nos climats ; à La Roque on n'en trouvait point ; mais, au pied d'un antique tas de sciure, à côté de la scierie de Blancmesnil, j'avais surpris une colonie de rhynocéros, c'est-à-dire d'*oryctes nasicornes*. Ces beaux insectes d'acajou vernissé, presque aussi gros que les lucanes, portent, entre les deux yeux, la corne retroussée à laquelle ils doivent leur nom. Je fus comme fou la première fois que je les vis.

En creusant la sciure, on découvrait aussi

SI LE GRAIN NE MEURT 151

leurs larves, d'énormes vers blancs semblables aux *turcs* ou larves des hannetons. On découvrait encore d'étranges chapelets ou paquets d'œufs blanchâtres et mous, gros comme des mirabelles, collés les uns aux autres, qui m'intriguaient d'abord étrangement. On ne pouvait briser ces œufs, qui n'avaient à proprement parler pas de coquille, et même avait-on quelque mal à déchirer l'enveloppe souple, et parcheminée — d'où s'échappait alors, ô stupeur ! une délicate couleuvre.

Je rapportai à La Roque quantité de larves d'oryctes que j'élevai dans une caisse pleine de sciure ; mais qui moururent toujours avant de parvenir à la nymphose, pour cette raison, je crois, qu'il leur faut s'enfoncer en terre pour se métamorphoser.

Lionel de R... m'aidait dans ces chasses. Nous étions exactement du même âge. Orphelin, il habitait, ainsi que sa sœur, à Blancmesnil, chez son oncle, gendre de Ch..., dont il était le petit fils. J'allais à Blancmesnil tous les dimanches. Quand mes cousines étaient là, nos bonnes nous y menaient en bande. La route était plaisante, mais nous étions endimanchés ; la visite

152 SI LE GRAIN NE MEURT

était une corvée. Entre Lionel et moi, l'intimité, qui devait devenir bientôt très étroite, ne s'était pas encore établie et je ne voyais alors en lui qu'un garçonnet turbulent, rageur, autoritaire, aux molets de coq, aux cheveux en poils de goupillon, toujours en nage, et ponceau dès qu'il s'agitait. Son sport favori consistait à s'emparer de mon beau chapeau de panama tout neuf et à le jeter dans une corbeille de dahlias où il était défendu d'entrer; ou encore d'exciter contre nous « Mousse », un énorme terre-neuve, qui nous culbutait. Parfois des parentes plus âgées étaient là; alors c'était très gai: on jouait aux « barres anglaises »; mais, après le goûter, quand on commençait de vraiment s'amuser, les bonnes nous appelaient: il était temps de rentrer. Je me souviens particulièrement d'un de ces retours:

Un orage épouvantable s'éleva presque subitement; le ciel s'emplit de nuages violâtres; on pressentait avec angoisse foudre, grêle, bourrasque et damnation. Nous pressions le pas pour rentrer. Mais l'orage gagnait sur nous; il semblait nous poursuivre; nous nous sentions visés, oui,

SI LE GRAIN NE MEURT 153

menacés directement, Alors, selon notre coutume, repassant ensemble notre conduite, l'un l'autre nous nous interrogeons, tâchant de reconnaître à qui le terrifiant Zeus en avait. Puis comme nous ne parvenions pas à nous découvrir de gros péchés récents, Suzanne s'écriait :

— C'est pour les bonnes !

Aussitôt nous piquions de l'avant, au galop, abandonnant ces pécheresses au feu du ciel.

Cette année 1881, ma douzième, ma mère qui s'inquiétait un peu du désordre de mes études et de mon désœuvrement à La Roque, fit venir un précepteur. Je ne sais trop qui put lui recommander M. Gallin. C'était un tout jeune gandin, un étudiant en théologie je crains bien, myope et niais, que les leçons qu'il donnait semblaient embêter encore plus que moi, ce qui n'était pourtant pas peu dire. Il m'accompagnait dans les bois, mais sans cacher qu'il ne goûtait pas la campagne. J'étais ravi quand une branche de coudre, au passage, faisait sauter son pince-nez. Il chantait du bout des lèvres, avec affectation, un air des

154 **SI LE GRAIN NE MEURT**

Cloches de Corneville, où revenaient ces paroles :

... « Des amourettes.

Qu'on n'aime pas. »

La complaisante affectation de sa voix mièvre m'exaspérait ; je finis par déclarer que je ne comprenais pas qu'il pût trouver plaisir à chanter de pareilles inepties.

— Vous trouvez cela stupide parce que vous êtes trop jeune, répliqua-t-il avec suffisance. Vous aimerez cela plus tard. C'est au contraire très fin.

Il ajouta que c'était un air très vanté d'un opéra très en vogue... Tout alimentait mon mépris.

J'admire qu'une instruction si brisée ait malgré tout pu réussir en moi quelque chose : l'hiver suivant ma mère m'emmena dans le midi. Sans doute cette décision fut-elle le résultat de longues méditations, de patients débats ; chaque action de maman était toujours très raisonnée. S'inquiétait-elle de mon médiocre état de santé ? Cédait-elle à des objurgations de ma tante Charles Gide, qui s'obstinait volontiers à ce qu'elle estimait le préférable ? Je ne sais. Les raisons des parents sont impénétrables.

- elle le résultat de
:objurgations de ma

SI LE GRAIN NE MEURT 155

Les Charles Gide occupaient alors à Montpellier, au bout en cul de sac de la rue Salle L'Evêque, le second et dernier étage de l'hôtel particulier des Castelneau. Ceux-ci ne s'étaient réservé que le premier et le rez-de-chaussée beaucoup plus vaste, de plain pied avec un jardin où nous avions gracieux accès. Le jardin n'était en lui-même, autant qu'il m'en souvient, qu'un fouillis de chênes-verts et de lauriers, mais sa position était admirable ; en terrasse d'angle au dessus de l'Esplanade, dont il dominait l'extrémité, ainsi que les faubourgs de la ville, jetant le regard jusqu'au lointain pic Saint Loup, que mon oncle contemplait également des fenêtres de son cabinet de travail.

Est-ce par discrétion que ma mère et moi nous ne logeâmes pas chez les Charles Gide ? ou simplement parce qu'ils n'avaient pas la place de nous héberger ? car nous avions Marie avec nous. Peut-être aussi ma mère en deuil souhaitait-elle la solitude. Nous descendîmes d'abord à l'hôtel Nevet, avant de chercher dans un quartier voisin un appartement meublé où nous installer pour l'hiver.

156 SI LE GRAIN NE MEURT

Celui sur lequel s'arrêta le choix de ma mère était dans une rue en dépen­te qui partait de la grand'place, à l'autre bout de l'Esplanade, en contre-bas de celle-ci, de sorte qu'elle n'avait de maisons que d'un côté. À mesure qu'elle descendait, s'éloignant de la grand'place, la rue se faisait plus sombre et plus sale. Notre maison était vers le milieu.

L'appartement était petit, laid, misérable ; son mobilier était sordide. Les fenêtres de la chambre de ma mère et de la pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger, donnaient sur l'Esplanade, c'est-à-dire que le regard butait sur le mur de soutènement. Ma chambre et celle de Marie prenaient jour sur un jardinet sans gazon, sans arbres, sans fleurs, et que l'on eût appelé cour, n'eussent été deux buissons sans feuilles sur lesquels la lessive de la propriétaire s'épanouissait hebdomadairement. Un mur bas séparait ce jardin d'une courette voisine, sur laquelle ouvraient d'autres fenêtres : il y avait là des cris, des chants, des odeurs d'huile, des langes qui séchaient, des tapis qu'on secouait, des pots de chambre qu'on vidait, des enfants qui

SI LE GRAIN NE MEURT 157

piaillaient, des oiseaux qui s'égosillaient dans leurs cages. On voyait errer de cour en cour nombre de chats faméliques que, dans le désœuvrement des dimanches, le fils de la propriétaire et ses amis, grands galopins de dix-huit ans, poursuivaient à coups de débris de vaisselle. Nous dînions tous les deux ou trois jours chez les Charles Gide ; leur cuisine était excellente et contrastait avec la ratatouille que nous apportait le reste du temps un traiteur. La hideur de notre installation me donnait à penser que la mort de mon père avait entraîné notre ruine ; mais je n'osais questionner maman la dessus. Si lugubre que fût l'appartement, c'était un paradis pour qui revenait du lycée.

Je doute s'il avait beaucoup changé depuis le temps de Rabelais. L'entrée des classes était si peu protégée, que le jeu des élèves était d'attirer les chiens de la rue. Non ; je dois me tromper ; la classe n'ouvrait tout de même pas directement sur le dehors. En tout cas je me souviens fort bien que, par la porte que Monsieur Nadaud laissait volontiers ouverte, un jour un chien entra ; après tout, c'était peut-être le chien du

158 SI LE GRAIN NE MEURT

concierge... Comme il n'y avait de patères nulle part où pouvoir accrocher ses effets, ceux-ci servaient de coussins de siège; et aussi de coussins de pieds pour le voisin d'au-dessus, car on était sur des gradins. On écrivait sur ses genoux, il me semble.

Deux factions divisaient la classe, et divisaient tout le lycée : il y avait le parti des catholiques et le parti des protestants. A mon entrée à l'École Alsacienne j'avais appris que j'étais protestant; dès la première récréation, les élèves, m'entourant, m'avaient demandé :

— T'es catholique, toi? ou protescul?

Parfaitement interloqué, entendant pour la première fois de ma vie ces mots baroques — car mes parents s'étaient gardés de me laisser connaître que la foi de tous les Français pouvait ne pas être la même, et l'entente qui régnait à Rouen entre mes parents m'aveuglait sur leurs divergences confessionnelles — je répondis que je ne savais pas ce que tout cela voulait dire. Il y eut un camarade obligeant qui se chargea de m'expliquer :

— Les catholiques, sont ceux qui croient à la sainte Vierge.

SI LE GRAIN NE MEURT 159

Sur quoi je m'écriai qu'alors j'étais sûrement protestant. Il n'y avait pas de juifs parmi nous, par miracle ; mais un petit gringalet, qui n'avait pas encore parlé, s'écria soudain :

— Mon père, lui, est athée. — Ceci, dit d'un ton supérieur, qui laissa les autres perplexes. Je retins le mot pour en demander l'explication à ma mère :

— Qu'est ce que cela veut dire : athée?

— Cela veut dire : un vilain sot.

Peu satisfait, j'interrogeai derechef, je pressai ; enfin maman, lassée, coupa court à mon insistance, comme elle faisait souvent par un :

— Tu n'as pas besoin de comprendre cela maintenant, ou : — Tu comprendras cela plus tard. (Elle avait un grand choix de réponses de ce genre, qui m'enrageaient.)

S'étonnera-t-on que des mioches de dix à douze ans se préoccupassent déjà de ces choses? Mais non ; il n'y avait là que ce besoin inné du Français de prendre parti, d'être d'un parti, qui se retrouve à tous les âges et du haut en bas de la société française.

160 SI LE GRAIN NE MEURT

Un peu plus tard, me promenant au Bois avec Lionel de R. et mon cousin Octave Join-Lambert, dans la voiture des parents de celui-ci, je me fis chanter pouilles par les deux autres : ils m'avaient demandé si j'étais royaliste ou républicain, et j'avais répondu :

— Républicain parbleu ! ne comprenant pas encore, puisque nous étions en république, qu'on pût être autre que républicain. Lionel et Octave m'étaient tombé dessus à bras raccourcis. Sitôt de retour :

— Ça n'est donc pas ça que j'aurais dû dire ? avais-je demandé naïvement.

— Mon enfant, m'avait répondu ma mère après un petit temps de réflexion, lorsqu'on te demandera ce que tu es, dis que tu es pour une bonne représentation constitutionnelle. Tu te souviendras ?

Elle m'avait fait répéter ces mots surprenants.

— Mais... qu'est ce que ça veut dire ?

— Eh bien ! précisément, mon petit : les autres ne comprendront pas plus que toi, et alors ils te laisseront tranquille.

A Montpellier la question confessionnelle importait peu ; mais comme l'aristocratie

catholique envoyait ses enfants chez les frères, il ne restait guère au lycée, en regard des protestants qui presque tous cousinaient entre eux, qu'une plèbe^v souvent assez déplaisante et qu'animait contre nous des sentiments nettement haineux.

Je dis « nous » car presque aussitôt j'avais fait corps avec mes coréligionnaires, enfants de ceux que fréquentaient mon oncle et ma tante, et auprès de qui j'avais été introduit. Il y avait là des Westphal, des Leenhardt, des Castelneau, des Bazile, parents les uns des autres et des plus accueillants. Tous n'étaient pas dans ma classe, mais on se retrouvait à la sortie. Les deux fils du docteur Leenhardt étaient ceux avec qui je frayais le plus. Ils étaient de naturel ouvert, franc, un peu taquin, mais foncièrement honnête ; malgré quoi je n'éprouvais qu'un médiocre plaisir à me trouver avec eux. Je ne sais quoi de positif dans leurs propos, de déluré dans leur allure, me rencognait dans ma timidité, qui s'était entre temps beaucoup accrue. Je devenais triste, maussade et ne fréquentais mes camarades que parceque je ne pouvais faire autrement. Leurs jeux étaient bruy-

162 SI LE GRAIN NE MEURT

ants autant que les miens eussent été calmes et je me sentais pacifique autant qu'ils se montraient belliqueux. Non contents des tripotées au sortir des classes, ils ne parlaient que de canons, de poudre et de « pois fulminants ». C'était une invention que nous ne connaissions heureusement pas à Paris ; un peu de fulminate, un peu de fin gravier ou de sable, le tout enveloppé dans un papier à papillottes, et cela pétait ferme quand on le lançait sur le trottoir entre les jambes d'un passant. Aux premiers pois que les fils Leenhardt me donnèrent, je n'eus rien de plus pressé que de les noyer dans ma cuvette, sitôt rentré dans notre infect appartement. L'argent de poche qu'ils pouvaient avoir passait en achats de poudre dont ils bourraient jusqu'à la gueule des petits canons de cuivre ou d'acier qu'on venait de leur donner pour leurs étrennes et qui positivement me terrifiaient. Ces détonations me tapaient sur les nerfs, m'étaient odieuses et je ne comprenais pas quelle sorte de plaisir infernal on y pouvait prendre. Ils organisaient des feux de file contre des armées de soldats de plomb. Moi aussi j'avais eu des soldats de plomb ;

SI LE GRAIN NE MEURT 163

moi aussi je jouais avec ; mais c'était à les faire fondre. On les posait tout droits sur une pelle qu'on faisait chauffer ; alors on les voyait chanceler soudain sur leur base, piquer du nez, et bientôt s'échappait de leur uniforme terni une petite âme brillante, ardente et dépouillée... Je reviens au lycée de Montpellier :

Le régime de l'École Alsacienne amendait celui du lycée ; mais ces améliorations, pour sages qu'elles fussent, tournaient à mon désavantage. Ainsi l'on m'avait appris à réciter à peu près décemment les vers, ce à quoi déjà m'invitait un goût naturel ; tandis qu'au lycée (du moins celui de Montpellier) l'usage était de réciter indifféremment vers ou prose d'une voix blanche, le plus vite possible et sur un ton qui enlevât au texte, je ne dis pas seulement tout attrait, mais tout sens même, de sorte que plus rien n'en demeurait qui motivât le mal qu'on s'était donné pour l'apprendre. Rien n'était plus affreux ; ni plus baroque ; on avait beau connaître le texte, on n'en reconnaissait plus rien ; on doutait si l'on entendait du français. Quand mon tour vint de réciter (je voudrais me rappeler quoi), je sentis

164 SI LE GRAIN NE MEURT

aussitôt que, malgré le meilleur vouloir, je ne pourrais me plier à leur mode, et qu'elle me répugnait trop. Je récitai donc comme j'eusse récité chez nous.

Au premier vers ce fut de la stupeur, cette sorte de stupeur que soulèvent les vrais scandales ; puis elle fit place à un immense rire général. D'un bout à l'autre des gradins, du haut en bas de la salle, on se tordait ; chaque élève riait comme il n'est pas souvent donné de rire en classe ; on ne se moquait même plus ; l'hilarité était irrésistible au point que Monsieur Nadaud lui-même y céda ; du moins souriait-il, et les rires alors, s'autorisant de ce sourire, ne se retinrent plus. Le sourire du professeur était ma condamnation assurée ; je ne sais pas où je pus trouver la constance de poursuivre jusqu'au bout du morceau que, Dieu merci, je possédais bien. Alors, à mon étonnement et à l'ahurissement de la classe, on entendit la voix très calme, auguste même, de Monsieur Nadaud, qui souriait encore après que les rires enfin s'étaient tus :

— Gide, dix. (C'était la note la plus haute). Cela vous fait rire, Messieurs ; eh bien ! permettez-moi de vous le dire : c'est

comme cela que vous devriez tous réciter.

J'étais perdu. Ce compliment, en m'opposant à mes camarades, eut pour résultat le plus clair de me les mettre tous à dos. On ne pardonne pas, entre condisciples, les faveurs subites, et Monsieur Nadaud, s'il avait voulu m'accabler, ne s'y serait pas pris autrement. Ne suffisait-il pas déjà qu'ils me trouvassent poseur, et ma récitation ridicule? Ce qui achevait de me compromettre, c'est qu'on savait que je prenais avec Monsieur Nadaud des leçons particulières. Et voici pourquoi j'en prenais :

Une des réformes de l'École Alsacienne portait sur l'enseignement du latin, qu'elle ne commençait plus qu'en sixième. De la sixième au baccalauréat ses élèves auraient le temps, prétendait-elle, de rejoindre ceux du lycée qui, dès la neuvième, ânonnaient : rosa, rosæ. On partait plus tard, mais pour n'arriver pas moins tôt; les résultats l'avaient prouvé. Oui, mais moi qui prenais la course en écharpe, j'étais handicapé; malgré les fastidieuses répétitions de Monsieur Nadaud je perdis vite tout espoir de rattraper jamais ceux qui déjà traduisaient Virgile. Je sombrai dans un désespoir affreux.

*

166 SI LE GRAIN NE MEURT

Ce stupide succès de récitation, et la réputation de poseur qui s'ensuivit déchaînèrent l'hostilité de mes camarades ; ceux qui d'abord m'avaient entouré me renoncèrent ; les autres s'enhardirent dès qu'ils ne me virent plus soutenu. Je fus moqué, rossé, traqué. Le supplice commençait au sortir du lycée ; pas aussitôt pourtant, car ceux qui d'abord avaient été mes compagnons ne m'auraient tout de même pas laissé brimer sous leurs yeux ; mais au premier détour de la rue. Avec quelle appréhension j'attendais la fin de la classe ! Et sitôt dehors, je me glissais, je courais. Heureusement nous n'habitions pas loin ; mais eux s'embusquaient sur ma route : alors, par peur des guet-apens, j'inventais d'énormes détours ; ce que les autres ayant compris, ce ne fut plus de l'affût, ce devint de la chasse à courre ; pour un peu ç'aurait pu devenir amusant ; mais je sentais chez eux moins l'amour du jeu que la haine du misérable gibier que j'étais. Il y avait surtout le fils d'un entrepreneur forain, d'un directeur de cirque, un nommé Lopez, ou Tropez, ou Gomez, un butor de formes athlétiques, sensiblement plus âgé qu'aucun

SI LE GRAIN NE MEURT 167

de nous, qui mettait son orgueil à rester dernier de la classe, dont je revois le mauvais regard, les cheveux ramenés bas sur le front, plaqués, luisants de pommade, et la *La Vallière* couleur sang ; il dirigeait la bande et celui-là vraiment voulait ma mort. Certains jours je rentrais dans un état pitoyable, les vêtements déchirés, pleins de boue, saignant du nez, claquant des dents, hagard. Ma pauvre mère se désolait. Puis enfin je tombai sérieusement malade, ce qui mit fin à cet enfer. On appela le docteur : j'avais la petite vérole. Sauvé !

Bien soignée la maladie suivit son cours normal ; c'est-à-dire que j'allais être bientôt remis sur pied. Mais à mesure qu'avancait la convalescence et qu'approchait l'instant où je devrais reprendre le licol, je sentais une affreuse angoisse, faite du souvenir de mes misères, une angoisse sans nom m'envahir. Dans mes rêves je revoyais Gomez le féroce ; je haletais poursuivi par sa meute ; j'essuyais à nouveau contre ma joue l'abominable contact du chat crevé qu'un jour il avait ramassé dans le ruisseau pour m'en frictionner le visage, tandis que d'autres me tenaient les bras ; je me

168 SI LE GRAIN NE MEURT

réveillais en sueur, mais c'était pour retrouver mon épouvante en songeant à ce que le docteur Leenhardt avait dit à ma mère : — dans peu de jours je pourrais rentrer au lycée — alors je sentais le cœur me manquer. Au demeurant ce que j'en dis n'est nullement pour excuser ce qui va suivre. Dans la maladie nerveuse qui succéda à ma variole, je laisse aux neurologues à démêler la part qu'y prit la complaisance.

Voici, je crois, comment cela commença : Au premier jour qu'on me permit de me lever, un certain vertige faisait chanceler ma démarche, comme il est naturel après trois semaines de lit. Si ce vertige était un peu plus fort, pensai-je, puis-je imaginer ce qui se passerait ? Oui, sans doute : ma tête, je la sentirais fuir en arrière ; mes genoux fléchiraient (j'étais dans le petit couloir qui menait de ma chambre à celle de ma mère) et soudain je croûlerais à la renverse. Oh ! me disais-je, imiter ce qu'on imagine ! Et tandis que j'imaginais, déjà je pressentais quelle détente, quel répit je goûterais à céder à l'invitation de mes nerfs. Un regard en arrière, pour m'assurer de l'endroit où ne pas me faire trop de mal en tombant...

SI LE GRAIN NE MEURT 169

Dans la pièce voisine, j'entendis un cri. C'était Marie ; qui accourut. Je savais que ma mère était sortie ; un reste de pudeur, ou de pitié, me retenait encore devant elle ; mais je comptais qu'il lui serait tout rapporté. Après ce coup d'essai, presque étonné d'abord qu'il réussît, promptement enhardi, devenu plus habile et plus décidément inspiré, je hasardai d'autres mouvements, que tantôt j'inventais saccadés et brusques, que tantôt je prolongeais au contraire, répétais et rythmais en danses. J'y devins fort expert et possédai bientôt un répertoire assez varié : celle-ci se sautait presque sur place ; cette autre nécessitait le peu d'espace de la fenêtre à mon lit, sur lequel, tout debout, à chaque retour, je me lançais : en tout trois bonds bien exactement réussis ; et cela près d'une heure durant. Une autre enfin que j'exécutais couché, les couvertures rejetées, consistait en une série de ruades en hauteur, scandées, comme celles des jongleurs japonais.

Maintes fois par la suite je me suis indigné contre moi-même, doutant où je pusse trouver le cœur, sous les yeux de ma mère, de mener cette comédie ? Mais avoue-

170 SI LE GRAIN NE MEURT

rai-je qu'aujourd'hui cette indignation ne me paraît pas bien fondée : Ces mouvements que je faisais, s'ils étaient conscients, n'étaient qu'à peu près volontaires. C'est-à-dire que, tout au plus, j'aurais pu les retenir un peu. Mais j'éprouvais le plus grand soulas à les faire. Ah ! que de fois, longtemps ensuite, souffrant des nerfs, ai-je pu déplorer de n'être plus à un âge où quelques entrechats...

Dès les premières manifestations de ce mal bizarre, le docteur Leenhardt appelé avait pu rassurer ma mère : les nerfs, rien que les nerfs, disait-il ; mais comme tout de même je continuais de gigoter, il jugea bon d'appeler à la rescousse deux confrères. La consultation eut lieu, je ne sais comment ni pourquoi, dans une chambre de l'hôtel Nevet.¹ Ils étaient là, trois docteurs, Leenhardt, Theulon et Boissier ; ce dernier, médecin de Lamalou-les-Bains, où il était question de m'envoyer. Ma mère assistait, silencieuse.

¹ A bien y réfléchir, je crois qu'il faut placer cette consultation entre mes deux séjours à Lamalou, et c'est ce qui expliquerait que nous fussions à l'hôtel.

SI LE GRAIN NE MEURT 171

J'étais un peu tremblant du tour que prenait l'aventure ; ces vieux Messieurs, dont deux à barbe blanche, me retournaient dans tous les sens, m'auscultaient, puis parlaient entre eux à voix basse. Allaient-ils me percer à jour ? dire, l'un deux, M. Theulon à l'œil sévère :

— Une bonne fessée, Madame, voilà ce qui convient à cet enfant.. ?

Mais non ; et plus ils m'examinent, plus semble les pénétrer le sentiment de l'authenticité de mon cas. Après tout, puis-je prétendre en savoir sur moi-même plus long que ces Messieurs ? En croyant les tromper, c'est sans doute moi que je trompe.

La séance est finie.

Je me rhabille. Theulon paternellement se penche, veut m'aider ; Boissier aussitôt l'arrête ; je surprends de lui à Theulon un petit geste, un clin d'œil, et suis averti qu'un regard malicieux, fixé sur moi, m'observe, veut m'observer encore, alors que je ne me sache plus observé, qu'il épie le mouvement de mes doigts, ce regard, tandis que je reboutonne ma veste. « Avec le petit vieux que voilà, s'il m'accompagne à Lamalou, il va falloir jouer serré », pensai-

172 SI LE GRAIN NE MEURT

je, et, sans en avoir l'air, je lui servis quelques grimaces de supplément, du bout des doigts trébuchant dans les boutonnières.

Quelqu'un qui ne prenait pas au sérieux ma maladie, c'était mon oncle ; et comme je ne savais pas encore qu'il ne prenait au sérieux les maladies de personne, j'étais vexé. J'étais extrêmement vexé, et résolu de vaincre cette indifférence en jouant gros. Ah ! quel souvenir misérable ! Comme je sauterais par dessus, si j'acceptais de rien omettre ! — Me voici dans l'anti-chambre de l'appartement, rue Salle L'Evêque ; mon oncle vient de sortir de sa bibliothèque et je sais qu'il va repasser ; je me glisse sous une console, et, quand il revient, j'attends d'abord quelques instants, si peut-être il m'apercevra de lui-même, car l'antichambre est vaste et mon oncle va lentement ; mais il tient à la main un journal qu'il lit tout en marchant ; encore un peu et il va passer outre... Je fais un mouvement ; je pousse un gémissement ; alors il s'arrête, soulève son lorgnon et, de pardessus son journal :

— Tiens ! Qu'est ce que tu fais là ?

Je me crispe, me contracte, me tords et

dont il referma la
i de tout mon caur .
mont , Lamalou - le -
Boissier : c ' était tout ;
nent , furtivement ,

SI LE GRAIN NE MEURT 173

dans une espèce de sanglot que je voudrais irrésistible :

— Je souffre, dis-je.

Mais tout aussitôt j'eus la conscience du fiasco : mon oncle remit le lorgnon sur son nez, son nez dans son journal, rentra dans sa bibliothèque dont il referma la porte de l'air le plus quiet. O honte ! Que me restait-il à faire, que me relever, secouer la poussière de mes vêtements, et détester mon oncle ; à quoi je m'appliquai de tout mon cœur.

Les rhumatisants s'arrêtaient à Lamalou-le-bas ; ils trouvaient là, auprès de l'établissement thermal, un bourg, un casino, des boutiques. A quatre kilomètres en amont, Lamalou-le-haut, ou le-vieux, le Lamalou des ataxiques, n'offrait que sa sauvagerie. L'établissement des bains, l'hôtel, une chapelle et trois villas, dont celle du Docteur Boissier : c'était tout ; encore l'établissement se dérobaient-il aux regards, en contrebas dans une faille ravineuse ; celle-ci, brusquement, coupait le jardin de l'hôtel et glissait, ombreusement, furtivement, vers la rivière. A l'âge

174 SI LE GRAIN NE MEURT

que j'avais alors, le charme le plus proche est extrême ; une sorte de myopie désintéressée des plans lointains ; on préfère le détail à l'ensemble ; au pays qui se livre, le pays qui se dissimule et qu'on découvre en avançant.

Nous venions d'arriver. Pendant que maman et Marie s'occupaient à défaire les malles, j'échappai. Je courus au jardin ; je pénétrai dans cet étroit ravin ; par-dessus les parois schisteuses, de hauts arbres penchés formaient voûte ; un ruisselet fumant, qui traversait l'établissement thermal, chantait au bord de mon sentier ; son lit était tapissé d'une épaisse rouille floconneuse ; j'étais transi de surprise, et, pour exagérer mon ravissement, je me souviens que j'avançais les bras levés, à l'orientale, ainsi que j'avais vu faire à Sindbad dans le Vallon des Pierreries, sur une image de mes chères Mille et une Nuits. La faille aboutissait à la rivière, qui faisait coude à cet endroit et dont l'eau rapide, en venant buter contre la falaise schisteuse, l'avait profondément creusée ; le haut de la falaise était frangé par l'inculte prolongement des jardins de l'hôtel : yeuses, cistes, arbousiers

et, courant d'un arbuste à l'autre puis retombant en chevelure dans le vide hésitant au-dessus des eaux, le smilax aimé des bacchantes. La limpidité de la rivière éteignait aussitôt l'ardeur ferrugineuse des sources ; des troupeaux de goujons jouaient parmi les débris ardoisés faits du délitement des roches ; celles-ci ne s'abaissaient qu'un peu plus loin, en aval, où plus lentement coulaient des eaux plus profondes ; en amont, l'étrécissement de la rivière en précipitait le cours ; il y avait des remous, des bondissements, des cascades, des vasques fraîches où l'imagination se baignait ; par endroits lorsqu'un avancement de la falaise barrait la route, de grandes dalles espacées permettaient de passer sur l'autre rive ; par endroits les falaises des deux rives à la fois se rapprochaient : force était de gravir, quittant le bord des eaux, quittant l'ombre. On retrouvait, au-dessus des falaises, un terrain où quelques cultures fanaient sous un ardent soleil ; plus loin, aux premières pentes des monts, commençaient d'immenses forêts de châtaigniers séculaires.

La piscine de Lamalou-le-haut prétendait

176 SI LE GRAIN NE MEURT

je crois, remonter au temps des Romains ; elle était du moins primitive, et je l'aimais pour cela ; petite, mais il importait peu, puisqu'il était prescrit d'y demeurer tout immobile afin de permettre à l'acide carbonique d'opérer. L'eau, d'une opaque couleur de rouille n'était point si chaude qu'en y plongeant on ne s'y sentît d'abord frissonner ; puis bientôt, si l'on ne bougeait point, venaient vous taquiner des myriades de petites bulles, qui se fixaient sur vous, vous piquaient, interposaient à la fraîcheur de l'eau une cuisson mystérieuse par quoi les centres nerveux fussent décongestionnés ; le fer agissait de son côté, ou de connivence, avec le concours d'on ne sait quels éléments subtils, et tout cela mêlé faisait l'extraordinaire efficacité de la cure. On sortait du bain la peau cuite et les os gelés. Un grand feu de sarments flamboyait, que le vieil Antoine activait encore, et au-dessus duquel il faisait ballonner ma chemise de nuit ; car ensuite on se recouchait : par un interminable couloir on regagnait l'hôtel, et sa chambre, et son lit que bassinait en votre absence un « moine » — c'est ainsi qu'on appelle là-bas un réchaud qu'un

SI LE GRAIN NE MEURT 177

ingénieux système d'arceaux suspend entre les draps écartés.

L'assemblée des docteurs, à la suite de cette première cure reconnut que Lamalou m'avait fait du bien (oui, décidément, ce dut être cette consultation qui se tint à l'hotel Nevet) et conclut à l'opportunité d'une nouvelle cure en automne ; ce qui servait tous mes désirs. Entre temps l'on m'envoyait prendre des douches à Gérardmer.

Je renonce à copier ici les pages où je racontais d'abord Gérardmer, ses forêts, ses vallons, ses chaumes, la vie oisive que j'y menai. Elles n'apporteraient rien de neuf et j'ai hâte de sortir enfin des ténèbres de mon enfance.

Lorsqu'après dix mois de jachère ma mère me ramena à Paris et me remit à l'Ecole Alsacienne, j'avais complètement perdu le pli. Je n'y étais pas depuis quinze jours que j'ajoutais à mon répertoire de troubles nerveux les maux de tête, d'usage plus discret, et, partant, plus pratique en classe. Ces maux de tête m'ayant complètement quitté à partir de la vingtième année, et plus tôt même, je les ai jugés très

178 SI LE GRAIN NE MEURT

sévèrement par la suite, les accusant d'avoir été, sinon tout à fait feints, du moins grandement exagérés. Mais à présent qu'ils reparaisent, je les reconnais, ceux de la quarante sixième année, ⁽¹⁾ exactement pareils à ceux de la treizième et admetts qu'ils aient pu décourager mon effort. En vérité je n'étais pas paresseux ; et de toute mon âme j'applaudissais en entendant mon oncle Emile déclarer :

— André aimera toujours le travail.

Mais c'était également lui qui m'appelait : l'irrégulier. Le fait est que je ne m'astreignais qu'à grand peine ; à cet âge déjà, l'obstination laborieuse je la mettais dans la reprise à petits coups d'un effort que je ne pouvais pas prolonger. Il me prenait des fatigues soudaines, des fatigues de tête, des sortes d'interruptions de courant, qui persistèrent après que les migraines eurent cessé, ou qui plus proprement les remplacèrent, et qui se prolongeaient des jours, des semaines, des mois. Indépendamment de tout cela, ce que je ressentais alors c'était un dégoût sans nom pour tout ce que nous

¹ Ecrit en 1916.

SI LE GRAIN NE MEURT 179

faisions en classe, pour la classe elle-même, le régime des cours, les examens, les concours, les récréations même ; et l'immobilité sur les bancs, les lenteurs, les insipidités, les stagnances. Que mes maux de tête vinssent fort à propos, cela est sûr ; il m'est impossible de dire dans quelle mesure j'en jouai.

Brouardel, que nous avions d'abord comme docteur, était cependant devenu si célèbre que ma mère reculait à le demander, toute empêchée par je ne sais quelle vergogne, que certainement j'héritai d'elle et qui me paralyse également en face des gens arrivés. Avec Monsieur Lizart, qui l'avait remplacé près de nous, rien de pareil n'était à craindre ; on pouvait être bien assuré que la célébrité jamais ne se saisirait de lui, car il n'offrait aucune prise : un être débonnaire, blond et niais, à la voix caressante, au regard tendre, au geste mou ; inoffensif en apparence ; mais rien n'est plus redoutable qu'un sot. Comment lui pardonner ses ordonnances et le traitement qu'il m'indiqua ? Dès que je me sentais, ou prétendais, nerveux : du bromure ; dès que je ne dormais pas : du chloral. Pour un

180 SI LE GRAIN NE MEURT

cerveau qui se formait à peine ! Toutes mes défaillances de mémoire ou de volonté, plus tard, c'est lui que j'en fais responsable. Si l'on plaidait contre les morts, je lui intenterais procès. J'enrage à me remémorer que, durant des semaines, chaque nuit, un verre à demi plein d'une solution de chloral (j'avais la libre disposition du flacon, plein de petits cristaux d'hydrate et dosais à ma fantaisie) de chloral, dis-je, attendait au chevet de mon lit le bon plaisir de l'insomnie ; que, durant des semaines, des mois, je trouvais en me mettant à table, à côté de mon assiette, une bouteille de « sirop Laroze — d'écorces d'oranges amères, au bromure de potassium » ; que je sirotais à petits coups ; dont il me fallait prendre, à chacun des repas, une, puis deux, puis trois cuillérées — et de cuillère non pas à café, mais à soupe — puis recommencer, rythmant ainsi par triades le traitement, qui durait, durait et qu'il n'y avait aucune raison d'interrompre avant l'abrutissement complet du patient naïf que j'étais. D'autant qu'il avait fort bon goût, ce sirop ! Je ne comprends encore pas comment j'en ai pu revenir.

SI LE GRAIN NE MEURT 181

Décidément le diable me guettait ; j'étais tout cuisiné pour l'ombre, et rien ne laissait pressentir par où pût me toucher un rayon. C'est alors que survint l'angélique intervention que je vais dire, pour me disputer au malin. Evènement d'infiniment modeste apparence, mais important dans ma vie autant que les révolutions pour les empires ; première scène d'un drame qui n'a pas achevé de se jouer.

APPENDICE

A la suite de la publication, dans la *Nouvelle Revue française*, du premier chapitre de ces Mémoires, mon cousin Maurice Démarest, mieux renseigné que je ne pouvais être, voulut bien apporter à mon récit quelques retouches. Je transcris donc ici, en guise d'*Errata*, la lettre même de mon cousin :

Monsieur Roberty n'a été pour rien dans l'entrée d'Anna Shackleton à la rue de Crosne. Anna est entrée en 1850, 51 ou 52. M. Roberty n'est venu de Nantes à Rouen qu'en 59. (Je retrouve la date exacte dans une lettre de ma mère.)

Tu imagines les enfants Shackleton précipités d'Ecosse sur le continent par quelque revers de fortune. La réalité c'est que M. Shackleton avait été appelé par M. Rowcliffe pour être contre-maître dans sa fonderie de la route d'Elbeuf. Les Anglais étaient très en avance sur les Français pour la métallurgie, comme pour la construction des chemins de fer et de leur matériel. La construction et la mise en exploitation du chemin de fer de Paris au Havre avait amené à Rouen toute une colonie anglaise.

Autre erreur ; celle-là, grossière : D'après toi, ma mère se serait mariée après l'entrée d'Anna dans la famille, et même assez longtemps après. Or ma mère s'est mariée en 1842, et je suis né en 1844. Ta mère, en 1842, avait 9 ans. Tu vois combien peu mon père peut être qualifié de « nouveau beau-frère », dans les années

60; partant, il est inexact de parler des Demoiselles Rondeaux (au pluriel) et de « leur » gouvernante.

Je ne puis que souscrire de tout point à ce que tu dis d'Anna Shackleton. J'y ajouterais encore, si j'en parlais, car j'ai été à même d'apprécier ce qu'elle recélait en son cœur d'aspirations refoulées, de tendresse dérivée. Je m'en suis d'autant mieux rendu compte à mesure que je suis devenu plus âgé et j'y pense encore souvent avec la même tristesse et comme avec une révolte contre l'injustice du sort.

Un dernier point. Tu t'étends sur les débuts d'Anna — alors Miss Anna — dans la famille, débuts dont les conditions étaient celles d'une demi-domesticité. Tu ne marques pas son ascension progressive dans ce que tu appelles la hiérarchie; comment elle a été peu à peu considérée comme faisant partie de la famille et comment elle a fini par y prendre place à côté de ma mère, de la tienne et de ta tante Lucile. Déjà avant le mariage de ta mère, on parlait de « ces demoiselles », sans distinguer. Elles formaient ensemble un même et seul être moral.

P. Sc. Es-tu sûr que ce soit en 1789 que M. Rondeaux de Montbray ait été maire de Rouen, et non plus tard?

Détail tout à fait insignifiant. Es-tu certain que l'école de Mademoiselle Fleur fût rue de Seine? N'était-elle pas plutôt rue de Vaugirard, entre la rue du Luxembourg et la rue Madame?

403 19 '74

nrf

UX 000 273 072



Original from
UNIVERSITY OF VIRGINIA

